

Contes et récits des Jeux Olympiques

Massardier Gilles

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GILLES
MASSARDIER

NICOLAS
THERS

CONTES ET RÉCITS

DES JEUX OLYMPIQUES



Wilma



*Pierre
de Coubertin*



Philippides



***Collection Contes et Légendes dirigée par Elisabeth
Gilles Sebaoun***

© Éditions Nathan/HER (Paris-France), 2000

***Conforme à la loi n° 49956 du 16 juillet 1949 sur les
publications destinées à la jeunesse***

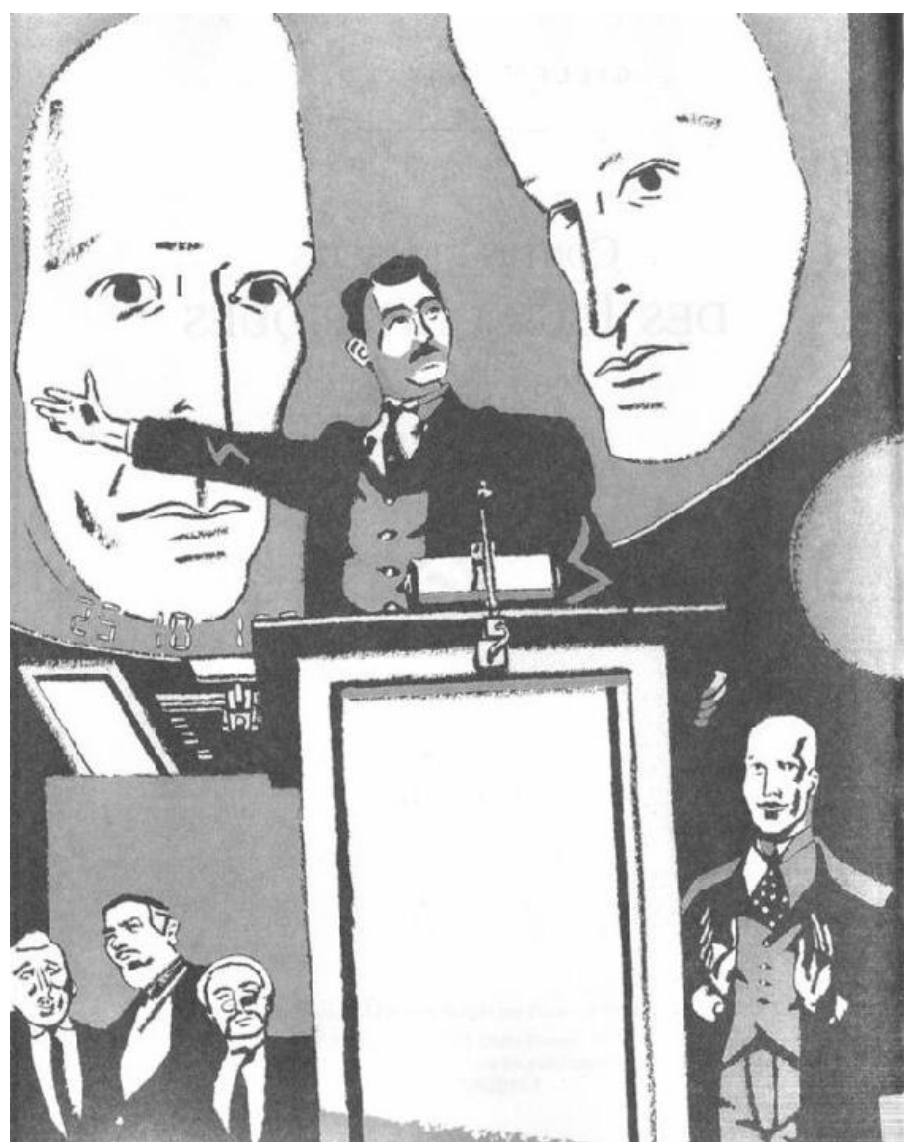
ISBN : 2.09282042-7

GILLES MASSARDIER

**CONTES ET RÉCITS
DES JEUX OLYMPIQUES**

Illustrations de Nicolas Thers

NATHAN



I

OPÉRATION « PÈRE DES JEUX »

LE 1^{ER} SEPTEMBRE 2026, Sellig Reidrassam se téléporta dans la salle des Décisions. Il avait hâte de révéler sa trouvaille au Conseil. Il pouvait faire en sorte que l'Ultime Guerre mondiale de 2022 n'ait pas lieu. Il tenait le moyen d'éviter le Grand Enfouissement nucléaire qui les condamnait, depuis quatre ans, à vivre dans des bunkers souterrains. En effet, là-haut, la surface de la Terre n'était plus qu'un désert de cendres radioactives.

Le Conseil l'attendait autour d'une table ronde. Le président de ce qui restait des Nations Humaines se leva pour l'accueillir au moment où il se matérialisait, sacoche à la main. Les autres, un conseiller et un scientifique comme lui, se contentèrent d'un bref signe de la tête.

— Cher Sellig, qu'avez-vous découvert ? demanda le président. Parlez vite ! J'en ai assez de vivre sous terre, comme une taupe.

— Président, la solution tient en deux mots : « Jeux olympiques ».

Le président, qui s'était rassis, se gratta le sommet du crâne.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Il serait plus exact de dire « qu'est-ce que c'était ? » car ils n'existent plus. Enfin voilà – je vous passe les détails –, d'après nos bases de données, les cités grecques des origines s'affrontaient tous les quatre ans dans des compétitions sportives – les Jeux – sur le site d'Olympie(1).

— C'est quoi des compétitions sportives ? s'enquit le conseiller.

La notion de sport leur était complètement inconnue, et à peine plus familière pour Sellig malgré des heures de recherche. Sellig tenta de leur expliquer ce que c'était :

— Des épreuves dans lesquelles on rivalisait d'adresse, de rapidité ou de force, en sautant des obstacles, en courant, en soulevant ou en lançant des poids...

Après cet éclaircissement indispensable, Sellig reprit :

— Pendant la durée des Jeux, les cités, qui se faisaient habituellement la guerre, observaient une trêve sacrée. Ce système fonctionna pendant quatre siècles(2). Seulement voilà, avec le temps,

les épreuves devinrent de simples distractions, et il n'y était plus question de trêve. Puis, en 394 après Jésus-Christ, l'empereur romain Théodose I^{er}, le nouveau maître de la Grèce, les interdit(3) purement et simplement parce qu'il les trouvait vulgaires. Quant à la cité d'Olympie, elle fut détruite puis ensevelie(4). Les hommes oublièrent le sport et les Jeux ne furent plus jamais réintroduits.

Le conseiller intervint un peu sèchement :

— Où voulez-vous en venir ? Vous ne nous avez quand même pas réunis pour écouter un cours d'histoire ?

Sellig le foudroya du regard :

— Bien sûr que non ! Imaginez maintenant que nous parvenions à remettre les Jeux à l'honneur chez nos ancêtres, que nous détournions leur agressivité grâce au sport. Faisons-les courir, sauter, nager, au lieu de se battre ! Nous changerions le COURS de l'Histoire : l'Ultime Guerre mondiale n'aurait pas lieu et les êtres chers perdus pendant le conflit seraient sauvés.

Cette perspective séduisit le président qui ne s'était jamais vraiment remis de la mort tragique de son épouse. Sellig lui-même avait perdu sa fille, sa petite Ada, qui hantait chacune de ses nuits.

— Vous suggérez un voyage dans le temps ? questionna le scientifique. N'avions-nous pas interdit leur usage ? C'est très dangereux de manipuler le passé : les conséquences peuvent en être... imprévisibles.

Sellig haussa le ton :

— Je ne vois pas ce que l'on risque ! Aujourd'hui, l'humanité, du moins ce qu'il en reste, se terre dans les profondeurs pour échapper aux radiations. Alors votre loi à la noix, votre frilosité, je m'en fiche comme de l'an 2000.

Le scientifique leva les mains dans un geste d'apaisement.

— OK, OK. Si je comprends bien vos intentions, vous comptez envoyer quelqu'un... assassiner ce Théodose avant qu'il n'interdise les Jeux.

Cette suggestion choqua Sellig. Jamais il n'avait envisagé une telle mesure.

— Les morts de l'Ultime Guerre ne vous suffisent-ils pas ? Ma méthode serait moins brutale. Il suffit de semer une ou deux petites graines dans le passé pour que nous en récoltions les fruits.

— Et comment comptez-vous parvenir à susciter de l'intérêt pour le sport chez nos ancêtres ? intervint le président.

— Oh, c'est un jeu d'enfant. J'ai écrit une description de la Grèce. Bien entendu, l'emplacement d'Olympie et une partie de l'histoire des Jeux y figurent en bonne place. Ainsi que le détail des lieux réalisé sur place. Et je l'ai signé d'un nom grec : Pausanias. Il me fallait bien un pseudonyme !

— Qu... quoi, vous êtes allé..., s'étrangla le conseiller.

— ... en Grèce ancienne, bien sûr, acheva Sellig. Je suis plutôt perfectionniste.

— Sans autorisation. C'est, c'est...

Le président lui fit signe de se taire et encouragea Sellig à poursuivre.

— Je vais m'introduire aux époques clés, depuis l'Antiquité jusqu'au début du XXI^e siècle, pour y diffuser mon œuvre, dit-il en tirant de sa serviette des rouleaux de parchemin et des livres de toutes sortes. Je perpétuerai ainsi l'idéal olympique. Je compte bien que des érudits s'y intéresseront – pas trop tardivement, j'espère ! – et s'en serviront pour découvrir la cité sacrée puis restaurer les Jeux. J'installerai dans mon labo un observatoire du passé humain afin de me tenir au courant des avancées de notre projet.

Le président consulta du regard le Conseil.

— Des objections ?

Personne n'en émit ; il donna donc carte blanche à Sellig Reidrassam.

— Au fait, Sellig, comment allez-vous appeler ce projet ?

— « Opération Père des Jeux ».

L'intrusion de Sellig dans le passé avait été un franc succès. Il était parvenu à déposer un exemplaire de sa *Géographie* dans de nombreuses bibliothèques d'Europe.

Devant son écran, Sellig épluchait les données informatiques qui lui parvenaient :

Jusqu'au XVIII^e siècle : on lit Pausanias mais sans jamais se préoccuper de restaurer les Jeux.

— Plus vite, plus vite ! trépignait Sellig gagné par l'impatience.

1723 : GRÂCE À LA *GÉOGRAPHIE DE LA GRÈCE* DE PAUSANIAS, UN CERTAIN BERNARD DE MONTFAUCON, BÉNÉDICTIN FRANÇAIS ET MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, RETROUVE LE SITE D'OLYMPIE.

Enfin, l'Histoire réagissait !

1829 : UN AUTRE FRANÇAIS, ABEL BLOUET, ENTREPREND LES PREMIÈRES FOUILLES D'OLYMPIE. IL Y DÉCOUVRE LE TEMPLE DE ZEUS ET D'AUTRES VESTIGES DONT UNE GROSSE PIERRE DE CENT QUARANTE-TROIS KILOS PORTANT L'INSCRIPTION SUIVANTE : « *JE SUIS LA PIERRE QUE L'ATHLÈTE BIBON À SOULEVÉE DE TERRE D'UNE SEULE MAIN ET À JETÉE PAR-DESSUS SA TÊTE.* »

1832, DES ÉLÈVES DU RONDEAU, PRÈS DE GRENOBLE, ORGANISENT UNE COMPÉTITION CALQUÉE SUR LE MODÈLE DES JEUX.

— Ça l'air de marcher, se dit Sellig. Tout s'accélère et s'enchaîne.

Les dates et les données défilaient sur son écran-hologramme :

1850 : W.P. BROOKES CRÉE AU PAYS DE GALLES DES JEUX S'INSPIRANT À LA FOIS DES OLYMPIADES GRECQUES ET DES TOURNOIS DE CHEVALERIE.

EN 1859, 1870, 1875 ET 1889 : DES JEUX ONT LIEU EN GRÈCE.

1875-1891 : DES ARCHÉOLOGUES ALLEMANDS METTENT AU JOUR LE RESTE D'OLYMPIE.

1892 : À PARIS, DANS LE GRAND AMPHITHÉÂTRE DE LA SORBONNE(5), PIERRE DE FRÉDY, BARON DE COUBERTIN, FERVENT PROMOTEUR DU SPORT À L'ÉCOLE ET ADMIRATEUR INCONDITIONNEL DE LA GRÈCE ANTIQUE, ANNONCE SON DÉSIR DE RÉTABLIR, LUI AUSSI, LES JEUX OLYMPIQUES LORS D'UNE CONFÉRENCE.

Et puis soudain plus rien ! L'écran-hologramme resta désespérément bloqué à la date du 25 novembre 1892. Sellig se demanda ce qui clochait. Il devait savoir. Sellig se téléporta donc à la Sorbonne, à la date de la dernière tentative.



Il se matérialisa dans les toilettes. C'était le seul endroit où il pouvait apparaître sans attirer l'attention. Car il ne devait en aucun cas dévoiler sa présence à une époque où il n'était pas censé exister. Sellig appuya sur son sélecteur de garde-robe et opta pour un costume noir passe-partout, chemise blanche à col cassé sous le gilet, cravate large en soie noire. Ensuite, il sortit des toilettes pour se diriger vers l'amphithéâtre.

Il y avait affluence dans la salle où la conférence venait juste de débiter. À la tribune, Pierre de Frédy, baron de Coubertin, parlait :

— ... Il y a des gens que vous traitez d'utopistes(6) lorsqu'ils vous parlent de la disparition de la guerre, et vous n'avez pas tout à fait tort ; mais il y en a d'autres qui croient à la diminution progressive des chances de guerre,

et je ne vois pas là d'utopie.

— Bravo, bravo ! ne put s'empêcher de crier Sellig.



— Le jour où le sport triomphera partout, dans la vieille Europe et dans le monde, *alors ce jour-là, la cause de la paix aura reçu un nouvel et puissant appui.* Mais pour cela, il est nécessaire de réaliser *une œuvre grandiose et bienfaisante : le rétablissement des Jeux olympiques.*

Cette annonce fut accueillie par des applaudissements polis et par quelques rires.

« Mais c'est pas vrai ! Ces imbéciles s'en fichent », pensa Sellig.

Après la conférence, il s'approcha de l'orateur, visiblement découragé. Et là, tout à coup, Sellig comprit quels grains de sable avaient grippé sa belle mécanique : l'indifférence des uns et la renonciation du baron. Il devait l'encourager.

— Baron, pardonnez-moi de vous apostropher. Mais ne baissez pas les bras ! À force d'obstination, vous imposerez vos merveilleuses idées. Continuez de vous battre pour le sport et la paix, je vous en supplie ! L'avenir en dépend.

Ses paroles firent chaud au cœur du baron. Enfin quelqu'un qui semblait le comprendre. Il se jura de tout faire pour réintroduire les Jeux.

De retour dans son présent, Sellig Reidrassam consulta son écran-hologramme. De nouvelles données étaient déjà apparues :

23 JUIN 1894 : LA PROPOSITION DE COUBERTIN DE RÉTABLIR LES JEUX EST ENFIN ADOPTÉE.

AVRIL 1896 : LES PREMIERS JEUX MODERNES SE DÉROULENT EN GRÈCE, LEUR BERCEAU.

L'afflux d'informations s'accéléra. Sellig frémit à la lecture de l'une d'entre elles :

— 1912, 1916, 1940 ET 1944 : PAS DE JEUX POUR CAUSE DE GUERRE.

De toute évidence, son beau rêve d'effacer le conflit de 2022, de sauver sa fille et de vivre à nouveau à l'air libre, allait lamentablement échouer. Sellig enfouit sa tête entre ses mains et pleura. Il avait tellement cru que le sport suffirait à calmer les ardeurs guerrières des hommes.

— Maître Sellig, c'est incroyable !

Le conseiller venait de faire irruption dans son laboratoire. Sellig redressa la tête.

— Les capteurs indiquent que toute radiation a disparu de la surface de la Terre.

Sellig chassa ses larmes d'un revers de la main. Il regarda une fois encore son écran. À la date 2022, les mots « Aujourd'hui, ouverture des J.O. » remplaçaient la sinistre manchette « Déclaration de la guerre ».

— Nous avons aussi reçu un message de votre fille : elle vous attend au stade pour assister à la cérémonie d'ouverture des J.O. de 2026.





II

LE NOUVEAU PHILIPPIDÈS

LA PORTE et les fenêtres du bureau du colonel Papadiamantopoulos sont fermées et pourtant toute la caserne entend sa grosse voix tonitruer.

— Nom d'un chien, quel étourdi je fais !

On dirait le ronflement furieux d'une machine à vapeur.

— Zut, oublier ses lunettes, le jour de la revue des troupes. Comment reconnaître les différents régiments ? Et mon allocution qui a lieu dans deux heures. Comment je vais le lire, moi, ce discours ? Je ne le connais pas par cœur.

— Euh, mon colonel, tout va bien ?

Papadiamantopoulos plisse les yeux.

L'image un peu floue d'une tête vient d'apparaître dans l'entrebâillement de la porte. Pour ce qu'il en distingue, c'est une figure jeune, arborant de magnifiques moustaches, et coiffée d'un calot.

— Non, soldat ! grogne le colonel. Soldat... ?

— Soldat Spiridon Louys, à vos ordres mon colonel ! Je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre vos protestations. Je suis volontaire pour aller chercher vos lunettes, mon colonel !

— Allons, soldat, j'habite à Maroussi(7), à onze kilomètres de la caserne. Un aller-retour de vingt-deux kilomètres, en moins de deux heures ? Impossible !

— Dans le civil, j'suis porteur d'eau, mon colonel. J'suis endurant ; je reviendrai à temps.

— Hum, hum, fait le colonel en se grattant le menton.

L'officier ne met pas longtemps à peser le pour et le contre.

— De toute façon, je n'ai rien à perdre à t'y envoyer, conclut-il en griffonnant son adresse sur un bout de papier. Tiens !

— Merci, mon colonel !

Aussitôt, le soldat Spiridon Louys tourne les talons.



Le colonel Papadimantopoulos n'arrête pas de demander l'heure à son secrétaire. Le défilé des troupes débute dans moins de dix minutes, et toujours pas de Spiridon en vue.

— C'est foutu ! J'improviserai mon discours.

Il est grand temps d'y aller. Le colonel endosse sa vareuse qu'il boutonne soigneusement. Il va mettre son képi quand la porte s'ouvre à toute volée. Le soldat Spiridon se plante devant lui, dans un garde-à-vous impeccable. Le jeune homme, le visage en feu, essoufflé, inondé de sueur, maculé de poussière, tient entre ses mains le précieux étui à lunettes, comme s'il s'agissait d'une sainte relique.

— Ça alors ! laisse échapper le colonel qui n'en revient pas. Repos !



Il chausse ses bésicles pour mieux observer son sauveur : un grand gaillard énergique, la mâchoire carrée, volontaire. L'espace d'un instant, il se l'imaginer en guerrier de l'Antiquité : un hoplite casqué, cuirassé, la lance et le bouclier en mains. Pas de doute, il tient là un champion⁽⁸⁾. Un nouveau Philippiès⁽⁹⁾ !

Le colonel Papadimantopoulos s'arrache difficilement à sa vision. Brusquement, il prend Spiridon par les épaules. Celui-ci est tout

étonné de cette marque de familiarité inhabituelle chez son supérieur.

— Écoute-moi attentivement, soldat.

L'état du colonel trahit une grande excitation. Il a les yeux qui pétillent et la parole facile comme s'il venait de boire trop de vin.

— Notre beau pays va organiser les premiers Jeux olympiques de l'ère moderne. Tu te rends compte ? demande-t-il. Les premiers depuis leur interdiction par l'empereur Théodose I^{er}, en 394 après Jésus-Christ. Il y a mille cinq cent deux ans de cela ! Et, en l'honneur de l'illustre Philippidès, il y aura une course de quarante kilomètres entre le village de Marathon et Athènes. Une course d'endurance à laquelle on a donné le nom de *marathon*(10).

Spiridon ne comprend pas où son colonel veut en venir.

— Je veux que tu y participes ; tu as toutes tes chances ! Après la parade, je cours t'inscrire aux épreuves de qualification.

En bon soldat, Spiridon n'a pas pour habitude de discuter les ordres d'un chef. Il se présente donc aux épreuves qualificatives. Il s'agit de sélectionner les meilleurs athlètes du pays. La concurrence est rude, trop rude.

En fait, rien ne se passe comme le colonel l'a prévu. L'apprenti marathonien ne tient pas la distance. Qu'importe ! Papadiamantopoulos y croit. Il ne désarme pas malgré l'élimination de son poulain. Oh ça ! quand il a une idée derrière la tête, le colonel... Sans compter qu'il a le bras long ; on dit qu'il connaît des gens haut placés. Le colonel fait tant de pieds, tant de mains que Spiridon est retenu dans l'équipe nationale, contre toute logique sportive.

Les Jeux débutent le 6 avril 1896 dans le vieux stade Panathénaïque(11) refait à neuf pour l'occasion. Les équipes étrangères s'avèrent excellentes, surtout les Américains. Ils récoltent les médailles comme d'autres le blé.

Dans les gradins, les spectateurs grecs se demandent si les dieux du sport ne les ont pas abandonnés : leur équipe peut compter ses victoires sur les doigts d'une seule main. Quelle désillusion, ces Jeux ! Le pire s'est produit dans l'épreuve du lancer du disque. Une invention, une spécialité grecque. C'est un freluquet, un certain Robert Garrett, étudiant américain de l'université de Princeton, qui dans un style peu orthodoxe enlève la première place au nez et à la moustache des meilleurs Hellènes. Consternant !

Tous les espoirs grecs se reportent sur le premier marathon de l'histoire, l'apothéose des Jeux.

Le 10 avril, le grand jour. Le village de Marathon est en émoi. La foule se presse pour voir les vingt-cinq coureurs sur la ligne de départ. On peut lire dans leurs yeux une vague inquiétude. Tous s'interrogent sur la tactique à adopter dans cette grande première ; chacun se

demande s'il ne finira pas comme Philippiès. Ils trépignent, en attendant les ordres du starter qui n'est autre que ce bon colonel Papadiamantopoulos.

Celui-ci s'approche de son protégé pour échanger quelques mots rapides :

— La Grèce compte sur toi, Spiridon, dit-il solennellement en lui donnant une tape amicale dans le dos.

— J'suis fin prêt, mon colonel. J'ai pas fermé l'œil de la nuit ; j'ai prié les saintes icônes(12) et même jeûné pour faire bonne mesure.

« Jeûné ?! » ? Le visage du colonel devient livide : Spiridon a compromis sérieusement ses chances de gagner. Comment, en effet, courir quarante kilomètres sans rien dans le ventre ?

— Ce n'est pas possible d'être aussi bête ! grommelle le colonel pour lui-même. Après la course, je le ferai mettre aux arrêts.

Abattu, Papadiamantopoulos regagne sa place, lève le pistolet et appuie sur la détente.

Bang ! Le pistolet libère les coureurs pour un départ canon. On se bouscule un peu.

D'entrée, le train est infernal. Le Français Albin Lermusiaux, troisième au 1 500 m, s'impose un rythme soutenu afin de mener la course. Prenant un maximum de risques, il se détache rapidement du lot.

Kilomètre après kilomètre, le peloton, cerné d'accompagnateurs à cheval garants de la régularité de l'épreuve, s'étire puis se désagrège. En tête, Lermusiaux allonge sa foulée. Au dixième kilomètre, seuls trois coureurs s'accrochent tant bien que mal dans son sillage : l'Australien Edwin Flack, l'Américain Arthur Blake et le Hongrois Gyula Kellner.

Les autres, parmi lesquels Spiridon, sont déjà bien distancés. Le Grec ne voit plus que les nuages de poussière laissés au loin par ses concurrents.

— Partis trop vite, murmure-t-il dans un souffle. Pff ! Tiendront pas la distance... Le soleil d'Attique est rude.

En effet, il cogne sur les têtes, comme un battoir sur le linge. Les maillots de laine(13) sont vite imprégnés de sueur. L'air chaud dessèche les gorges. L'effort creuse les visages ; la fatigue commence à se faire sentir. Les jambes se font lourdes et chaque nouvelle foulée demande plus d'énergie que la précédente. On s'arrête pour boire.

À mi-course, Lermusiaux caracole toujours en tête tandis que Spiridon poursuit à son rythme, loin, très loin derrière. Le Français compte deux bons kilomètres d'avance sur ses poursuivants directs : l'Australien, l'Américain et le Hongrois. Sentant la victoire à sa portée, il relâche son effort, prend même le temps de s'arrêter pour se faire

acclamer par des villageois de Karvati. Ceux-ci le couronnent d'une tresse de fleurs.

Derrière, l'Américain craque physiquement et abandonne, le Hongrois est distancé. Seul Flack, l'Australien, semble en mesure de disputer l'arrivée au Français. C'est alors que Spiridon entame une invraisemblable remontée dans le classement.

Lermusiaux, lui, a redémarré de plus belle mais une méchante pente lui coupe les jambes. Il s'arrête à nouveau. Cette fois-ci pour se faire masser. Il se frotte vigoureusement le visage, comme s'il voulait se réveiller. Lorsqu'il reprend la course, Flack est plus que jamais sur ses talons. Au trente-deuxième kilomètre, l'Australien le dépasse, prenant du même coup le commandement de la course. Épuisé, Lermusiaux jette l'éponge.

Moins de huit kilomètres séparent Flack de l'arrivée ; le marathon semble joué. Mais Spiridon, qui a poursuivi son effort, est arrivé à sa hauteur. Côte à côte, coude à coude, ils avalent les montées et dévalent les descentes jusqu'au trente-septième kilomètre. Le Grec, qui a su ménager ses forces, place alors une attaque foudroyante et laisse Flack derrière lui. Il se retourne juste le temps d'apercevoir l'Australien tituber puis tourner de l'œil.

Un coup de canon tonne dans le ciel bleu d'Athènes ; le terme de la course est proche. Spiridon se sent pousser des ailes aux pieds. Il entre enfin dans un stade en délire. Comme par enchantement, tout signe de fatigue a disparu de son visage. Les spectateurs accueillent sous les vivats leur nouveau Philippides. À peine a-t-il franchi la ligne d'arrivée que des bras se saisissent de lui et le hissent sur des épaules. Spiridon regarde ceux qui l'arrachent ainsi à la piste : ce sont les fils du roi de Grèce. Tout à leur joie, ils ont négligé le protocole olympique(14). Ils portent leur héros national en triomphe.

— *Nenikikamen ! Nenikikamen*(15) !

Spiridon Louys triomphe dans le premier marathon de l'histoire des Jeux en 2 h 58' et 50".

Quand, un peu plus tard, le roi Georges I^{er} lui demande de formuler un vœu(16), Spiridon réclame la libération de son frère, emprisonné à la suite d'une rixe au couteau, ainsi qu'un cheval et une carriole pour... transporter son eau.



III

UN SOIR, AU MUSÉE...

LES PORTES s'étaient refermées derrière les derniers visiteurs ; ils s'égaillèrent sur l'esplanade du musée olympique, le nez enfoui dans leur cache-col, le parapluie ouvert pour se protéger du crachin. on entendait non loin le clapotis des eaux du léman(17) agitées par la bise.

D'un pas rapide, Jacques, le veilleur de nuit, commença sa ronde. Il traversa chaque salle, éteignant les lumières une à une. Dans cette marée d'ombre qui submergeait inexorablement le musée, seuls les indicateurs « SORTIE DE SECOURS » brillaient encore.

Imperturbable, Jacques passait entre les alignements de vitrines où l'on conservait les précieuses collections, sans leur prêter la moindre attention. Depuis le temps qu'il travaillait ici, il connaissait par cœur tous ces objets religieusement exposés et catalogués.

Avec le sentiment du devoir accompli, Jacques constata qu'il avait terminé son inspection. À présent, il pouvait brancher l'alarme. « Une nouvelle nuit calme en perspective », songea-t-il. Oh, ce n'est pas Jacques qui allait s'en plaindre ! Car son courage tenait tout entier dans sa bombe lacrymogène.

Jacques gagna son poste de surveillance, un simple petit bureau pas très confortable. Il s'assit dans le fauteuil, sortit de son blouson un livre de poche et reprit sa lecture arrêtée la nuit précédente. L'histoire était vraiment passionnante. Pourtant, ce soir-là, Jacques dodelina de la tête au bout de seulement dix pages. Le bouquin lui échappa des mains et tomba sur le sol.

Un étrange bourdonnement tira Jacques de son sommeil. Un drôle de « psipsipsipsi » qui agaçait les oreilles. Cela ressemblait au babillage d'une télévision restée allumée ou à une conversation à voix basse.

— Psipsipsi...

— Ah, mais cessez donc ! s'écria Jacques en se frottant les yeux.

L'irritant « psipsipsi » s'arrêta net. Jacques bâilla, s'étira, se redressa

lentement dans son fauteuil puis ouvrit les yeux.

— Ça y est, il se réveille.

— Oh, c'est vous ? s'étonna à peine le gardien.

Il y avait là, assemblés à ses pieds, une médaille d'or, le pistolet du starter, un chronomètre, le drapeau et un flambeau olympiques.

— Bonsoir, fit platement la médaille d'or.

— Salut ! tonna le pistolet du starter.

Le chronomètre, lui, compta mille hommages du soir.

— Hello ! claqua le drapeau olympique qui se piquait d'être international.

— Bon, on arrête les politesses, crépita le flambeau. Au but, venons-en au but de notre visite.

— Qu'avez-vous donc ? demanda Jacques.

— Eh bien, vois-tu, dit la médaille, perchée sur le dos du livre, nous avons besoin d'un arbitre pour trancher un épineux problème. On a donc pensé à toi, en tant que gardien du Musée olympique.

Jacques s'emporta :

— Et vous trouvez normal de venir me demander mon avis à cette heure-là ?



— C'est que, reprit la médaille, tu travailles seulement la nuit. Et puis le jour, impossible de bouger. On doit rester sagement dans nos vitrines.

Tant de logique désarma Jacques.

— Posez-la, votre question !
— Voilà, nous nous demandions lequel d'entre nous était le plus représentatif des J.O.
— Ça a vraiment de l'importance ?
— Bien sûr que oui ! intervint le drapeau. Celui que tu désigneras comme symbole des J.O. trônera dans la vitrine toute neuve que le conservateur a fait installer ce matin.

— Ah ! s'exclama Jacques. Je vois...
Il se demanda si ces objets n'avaient pas pris la grosse tête à force d'être exposés et admirés.

— Je t'en prie, départage-nous ! insista la médaille.
— OK, laissez-moi un moment. Je dois réfléchir.
— Mais c'est tout vu, s'indigna le drapeau aux cinq anneaux(18), en se drapant dans sa dignité tel un empereur romain dans sa toge. Dès 1920, je flottais au-dessus des stades. On me hissait là-haut au moment de l'ouverture et je n'en redescendais qu'à la fin des Jeux. Sans moi pas de J.O. J'en suis sans conteste le symbole. À moi la place d'honneur, à moi !



— Non, non, je suis le seul, le vrai, l'unique emblème des J.O., s'écria le flambeau, planté droit comme un « i » sur son manche d'argent. Depuis l'Antiquité, ma famille porte la flamme d'Olympie(19). Et le brasier que nous allumons dure le temps des Jeux... Cette place me revient donc de droit.

— Tout à fait impossible ! riposta la médaille.
Ses deux faces lui permettaient d'observer aussi bien devant que derrière elle. De fait, l'avvers de sa grosse tête regardait le drapeau tandis que son revers défiait du regard le flambeau. Elle reprit :
— Vous deux, vous me fatiguez avec vos histoires d'antériorité et de postérité. De toute façon, vous n'êtes que de la poudre aux yeux, du folklore, le papier d'emballage qui enveloppe le cadeau ! Croyez-vous

vraiment que des milliers d'athlètes viendraient concourir s'ils n'obtenaient rien en retour ? L'or, l'argent, ou le bronze à la rigueur, voilà leur unique but. Vous conviendrez que la place m'échoit naturellement.

Jacques eut à peine le temps de dire un « je... » ; le pistolet, qui jouait nerveusement de sa gâchette, explosa. Les mots claquaient en sortant de sa gueule fumante :

— La médaille, tu oublies une chose capitale : qui donne le signal de départ, hein ? Si je n'avais pas été là, il n'y aurait jamais eu de départ et encore moins d'arrivée. Autant dire pas de course et pas du tout de vainqueur à récompenser.

Jacques avait une idée pour faire cesser cette dispute mais il n'arrivait toujours pas à en placer une. À son tour, le chronomètre intervint. Il était remonté comme une horloge :

— Un vainqueur ! Un vainqueur ! Et qui le décide ? Qui le détermine ? Sans moi pas de décompte des secondes et des centièmes. Tirez-en vos conclusions !

— Certes, certes, déclara la médaille. Mais je vous signale que toi et le pistolet vous n'étiez utiles que lors des courses. Vous oubliez toutes les autres épreuves : le saut en hauteur, en longueur, le lancer du poids, l'haltérophilie, etc., etc. Comment osez-vous alors prétendre être le symbole des J.O. ?

— Ça suffit, silence ! hurla Jacques. Vous êtes vraiment impossibles. Comment voulez-vous que je réfléchisse ? Vous m'embrouillez l'esprit.

Les objets se turent aussitôt.

— Ah, c'est mieux.

Ils étaient tous pendus à ses lèvres.

— Eh bien...

— Qui est le plus important ?

— Sans la flamme, les J.O. ne seraient pas ce qu'ils sont.

— J'ai gagné, j'ai gagné ! s'embrasa la flamme.

— Mais...

— Mais ? répétèrent les objets à l'unisson.

— ... en y réfléchissant bien, on aurait tort de négliger l'importance du drapeau.

— C'est môa le gagnant !

— Pourtant...

— Pourtant ?

— ... dans l'esprit des gens, les courses sont les reines des disciplines sportives. Et que seraient-elles sans le signal de départ et le décompte du temps ?

Le pistolet et le chronomètre se regardèrent : ils crurent en leur victoire ex-æquo. Un court instant seulement.

— Néanmoins...

— Néanmoins ?

— ... quel but poursuit donc un sportif lorsqu'il participe aux J.O. si ce n'est celui de gagner une médaille ? C'est bien elle qui couronne l'épreuve.

La médaille d'or semblait l'emporter d'une bonne longueur.

— En conséquence...

— Oui !

Jacques regarda les objets autour de lui d'un air satisfait.

— ... ma conclusion est formelle : vous êtes tous aussi indispensables les uns que les autres, acheva-t-il.

Bien entendu, la réponse de Jacques ne convint à aucun.

— Non, non, ce n'est pas du jeu. Il n'y a pas assez de place pour tout le monde dans la nouvelle vitrine... Ce n'est pas sérieux !

Le bourdonnement de tout à l'heure était revenu, quoique un peu différent.

— Psipsipsi... pas sérieux... psipsi... pas sérieux...

Il était plus grave, plus fort ; il enflait. Il le fit penser à... – zut ! – la voix du conservateur.

— Ce n'est pas sérieux de dormir pendant son service. Secouez-vous !

Jacques se réveilla en sursaut. C'était le petit matin et le conservateur du musée se tenait bel et bien devant lui, bras croisés et sourcils froncés.

— Excusez-moi, monsieur, articula-t-il difficilement. J'ai dû m'assoupir sur le tard.

— Bon, ça va pour cette fois, mais que je ne vous y reprenne plus !

— 'sûr, monsieur. Merci.

Jacques se leva, mit son bouquin dans la poche de son blouson et s'en alla.

— Au fait, monsieur, dit-il en se retournant, à propos de la nouvelle vitrine...

— Oui, eh bien ?

— Mieux vaudrait ménager les susceptibilités des uns et des autres. Ces derniers temps, les objets sont difficiles à vivre...





IV

LES DIEUX DU STADE TOMBENT DE HAUT

La Volkswagen stoppa devant la vitrine d'un magasin du centre-ville sur laquelle étaient peints en caractères gothiques les mots « articles de sport ». Le chauffeur coupa le moteur et se retourna vers son passager :

— Nous y sommes, monsieur Owens, annonça-t-il dans un anglais presque parfait. La meilleure boutique de Berlin.

Le dénommé Owens ouvrit la portière, déplia son corps longiligne et s'engagea sur le trottoir avec la souplesse d'un félin. Un couple de promeneurs le dévisagea. Jesse Owens en avait l'habitude ; il était noir, petit-fils d'esclave, originaire de l'Alabama, un État du sud des États-Unis. Et, dans son propre pays, il y avait pas mal de racistes à l'appeler « négro ». Owens serra les poings. Il poussa la porte du magasin, bientôt suivi de son chauffeur.

Le tintement du carillon fit sortir le vendeur de l'arrière-boutique. Il regarda l'étranger d'un œil soupçonneux.

Quand le chauffeur eut expliqué qu'Owens était un de ces athlètes venus des États-Unis pour participer aux Jeux olympiques et qu'il cherchait des chaussures de sport, le boutiquier hocha la tête puis esquissa un sourire commercial.

Owens s'approcha des rayonnages qui débordaient d'articles, se pencha afin d'examiner les paires de chaussures. Il laissa courir les doigts de sa main droite sur un modèle de la marque *Dassler*⁽²⁰⁾ ; ceux de son autre main jouaient avec un mince rouleau de billets dans sa poche. Toutes ses économies⁽²¹⁾.

— Excellent choix, monsieur ! Quelle est votre pointure ?

Vingt minutes plus tard, Owens sortait de la boutique avec son précieux paquet sous le bras. La voiture le ramena au village olympique, à Dobreviz. À travers la vitre, Jesse Owens regarda défiler l'avenue Unter den Linden, avec ses maisons cossues, décorées de fleurs, ses lampadaires neufs où étaient accrochés la bannière olympique et le drapeau à croix gammée, symbole de l'Allemagne

hitlérienne.

Owens songea à cette Allemagne nouvelle où, quelques semaines auparavant, les milices nazies avaient brûlé tous les livres, saccagé les magasins juifs et terrorisé les opposants au régime. Ces crimes lui en rappelèrent d'autres, tout aussi terrifiants : ceux du Ku Klux Klan(22). Il en frissonna.



Une fois son passager déposé, le chauffeur repartit en trombe vers Berlin. Il gara sa voiture près d'un bâtiment d'allure massive. Celui de la Gestapo. Là, il fit son rapport à un fonctionnaire. Le compte-rendu, dactylographié noir sur blanc, atterrit sur la table de travail d'Himmler, le chef de toutes les polices. Il l'éplucha rapidement avant de glisser la chemise de carton dans sa mallette. Puis il se sangla dans son imper de cuir noir. Il avait un rendez-vous de travail avec Hitler.

Peu après, Himmler fut introduit par deux SS(23) dans le bureau du Führer(24), à la chancellerie. Goebbels, le ministre de la Culture et de la Propagande, s'y trouvait déjà. Himmler se figea au garde-à-vous, bras tendu devant lui, et vociféra plusieurs « Heil Hitler ! ».

Le Führer lui rendit son salut.

— *Ach Himmler !* Bien, nous pouvons commencer.

Adolf Hitler s'extirpa de son fauteuil et, mains posées à plat sur son bureau, il fixa droit dans les yeux ses zélés collaborateurs. Son regard avait quelque chose de pénétrant qui mettait mal à l'aise, même ses familiers. Il donnait l'impression de fusiller ses interlocuteurs.

— J'espère que tout est prêt pour l'ouverture des Jeux (Sa petite moustache coupée au carré, aussi rêche que les soies d'un sanglier, tressautait au rythme de ses lèvres.) Ça doit être « Kolossal ! » Du jamais vu.

Goebbels prit la parole :

— *Mein Führer*, nous allons frapper les imaginations ! Nous avons fait savoir aux journalistes du monde entier que des coureurs se relayent depuis des jours pour transporter la flamme d'Olympie, le berceau des Jeux, jusqu'à Berlin(25). Une course de trois mille kilomètres !

Hitler battit des mains comme l'aurait fait un enfant. Il adorait les mises en scène grandioses, comme à Nuremberg, quand des milliers de nazis l'acclamaient bras tendus dans sa direction.

— Sans compter, reprit Goebbels, que nos techniciens ont rivalisé d'ingéniosité afin de mettre au point des ordinateurs, des appareils photographiques à déclenchement électronique et une retransmission par télévision(26)... On a vu grand, très grand.

— *Kolossal* ! fit Hitler. Et le cinéma ? Notre Leni Riefenstahl(27) est-elle prête pour filmer les J.O. ?

Goebbels tiqua. Il détestait Leni autant qu'Hitler l'adorait. En fait, Goebbels la jalousait. Il n'avait pas apprécié que son chef lui confie la réalisation du film des Jeux sans l'avoir consulté, lui, le ministre de la Culture et de la Propagande. Hitler prit un malin plaisir à remuer le couteau dans la plaie.

— Moi mis à part, elle seule sait exalter aussi bien l'âme allemande.

— Oui, oui, bougonna le ministre de la Propagande. De gros moyens ont été mis à sa disposition.

— Et vous, Himmler, qu'avez-vous à me dire ?

— Les mesures que vous aviez ordonnées ont été prises. Nos hommes ont enlevé les panneaux « Ville interdite aux Juifs ». Ils ont aussi effacé les étoiles jaunes sur les vitrines des magasins juifs(28). J'ai demandé que les patrouilles se fassent plus discrètes, et les rafles ont été suspendues pour un temps. Tous les Berlinoises se sont transformés en guides hospitaliers et en taxis bienveillants(29).

— *Gut* !

Un instant, Hitler s'abîma dans ses pensées. En 1931, deux ans avant son arrivée au pouvoir, Berlin et l'Allemagne avaient été choisis pour accueillir les Jeux. Il avait immédiatement saisi le parti qu'il pouvait tirer de cet événement. N'était-ce pas l'occasion rêvée de montrer la supériorité de la race aryenne(30) sur les autres ? Même si, pour cela, il avait dû se plier aux ordres de la communauté internationale en acceptant la participation des Juifs et des Noirs. À cette seule idée, son visage afficha une grimace de dégoût. Une colère rentrée pinça ses lèvres.



Un « hum, hum » le tira de ses réflexions.

— Autre chose, Himmler ?

— Eh bien, un rapport me signale qu'un nègre répondant au nom d'Owens, l'un des sportifs de la délégation américaine, est entré dans un magasin de sport de Berlin.

Le visage du Führer se crispa dans un rictus de mépris.

— Il a acheté des *Dassler*, continua Himmler.

Devant le manque de réaction de son chef, il insista :

— Des *Dassler*... des chaussures de sport fabriquées près de Nuremberg. Une marque allemande, *mein Führer* ! Les mangeurs de chewing-gum chaussent german.

Le Führer émit un petit rire saccadé – on aurait dit le cri d'une hyène –, aussitôt imité par les deux autres. Puis, d'un brusque geste de la main, Hitler congédia les deux hommes.

À peine étaient-ils sortis qu'Hitler entama une gigue grotesque sur le parquet ciré, levant ses jambes bottées au pas de l'oie.

— *Kolossal ! Kolossal ! Kolossal !* répéta-t-il, tout excité.

Une fois calmé, Hitler se plaça devant le miroir, remonta la petite mèche indisciplinée qui lui tombait toujours sur le front dans les moments d'excitation, réajusta son uniforme. Il mit les bras sur ses hanches et s'admira. Il s'imagina sur la plus haute marche du podium.

— Demain, les Allemands seront les dieux du stade ; après-demain, je serai le maître du monde.

Quelques jours plus tard, le dimanche 1^{er} août 1936, Hitler pénètre dans le stade olympique de Berlin, une gigantesque arène circulaire de 120 000 places, pavoisée de croix gammées et d'aigles nazis. Les

dignitaires du Parti, le roi de Bulgarie, le maharadjah de Baroda et les membres du CIO(31) l'accompagnent. L'hymne allemand puis celui du parti nazi retentissent, repris par la foule. Les dernières notes disparaissent dans une flambée de « *Heil Hitler* ! ».

Le Führer boit du petit-lait. « Aujourd'hui est un grand jour », pense-t-il. « Un jour de triomphe ! » Il voudrait bien se lancer dans un grand discours, mettre le feu à la foule, mais le président du CIO, le comte de Baillet-Latour, lui a demandé de s'en tenir à la formule habituelle. Eh bien soit ! Il se contente de prononcer la phrase toute faite :

— Je déclare ouverts les Jeux de la X^e olympiade des temps modernes.

Hitler ne doute pas un instant que les athlètes allemands, ses « surhommes », grands, blonds, yeux bleus au regard d'aigle, aux muscles de marbre, vont se surpasser devant leur Führer.

Le lendemain, le 2 août, les Allemands – la « race des seigneurs » – s'illustrent ; les records tombent. Dans la tribune officielle, Hitler trépigne de joie sur son siège, applaudit à tout rompre. Il exulte, ne tient plus en place. Finalement, il s'en va féliciter chaudement ses champions. Au comte de Baillet-Latour qui lui fait remarquer cette entorse au protocole, il répond ingénument :

— *Ach*, je ne savais pas !

Et il retourne s'asseoir, assister aux autres épreuves. Le même jour, la victoire du Noir américain Johnson au saut en hauteur refroidit considérablement l'enthousiasme du Führer. Livide comme un linge, Hitler se lève, non pour saluer le vainqueur mais pour quitter le stade. Et que dire des jours suivants ?

Le 3 août, Jesse Owens prend le départ de la finale du 100 m.

— Regardez, *mein Führer*, dit Goebbels en le lui montrant du doigt. C'est le coureur qui a acheté ses chaussures à Berlin. Il paraît qu'il détient déjà six records du monde.

— Il a été brillant lors des séries de qualifications, ajoute un officiel.

— *Untermensch*(32) ! crache Hitler plein de morgue. Nos athlètes n'en feront qu'une bouchée !

Jesse Owens est concentré sur sa course. Il se met en position, ses jambes fuselées légèrement repliées derrière lui, la pointe des pieds plantée dans la piste(33), bras tendus devant, les doigts écartés, touchant le sol. Un homme-guépard, prêt à bondir au coup de pistolet.

Le voilà qui s'élance plus rapidement que les autres concurrents. Tout le stade frémit ; Hitler serre tellement fort ses genoux avec ses mains que les jointures de ses doigts blanchissent.

Il émane du corps d'Owens une impression de fluidité, de grâce et de puissance. Ses foulées aériennes avalent les mètres. Et son visage ne trahit aucun effort.

Jesse Owens franchit la ligne d'arrivée. En 10 dixièmes 3 secondes. Il est le premier.

Hitler garde la bouche grande ouverte de surprise. Il ne comprend plus. Que font ses athlètes, les meilleurs, les plus beaux du monde ?

Le Führer n'est pas au bout de ses déconvenues.

Le 4 août, Jesse Owens remet ça : il enflamme le stade en se qualifiant pour le 200 m et en emportant le saut en longueur. Une belle giflle pour le Führer et ses théories racistes ! Hitler a cessé de sourire. Il fulmine ; il gesticule. Il en mangerait presque son brassard. Le pire, c'est de voir et d'entendre la foule ovationner un Noir ! Même son grand rival au saut, l'Allemand Lutz Long, lui rend hommage. Les traîtres ! C'est un complot contre l'Allemagne. S'il pouvait, Hitler les ferait tous arrêter et déporter.

Jesse Owens continue de faire des misères au chancelier de la « Grande Allemagne » en remportant le 200 m, le 5 août, puis en gagnant une dernière épreuve, le relais 4 × 100m, quelques jours plus tard.

Hitler ne décolère pas. Vert de rage, il frappe du pied le béton armé des gradins. La contrariété manque de l'étouffer. Il sent les Jeux lui échapper : Jesse Owens est bien l'unique vedette des J.O. de Berlin. Un héros noir !





V

« L'IMPORTANT C'EST DE PARTICIPER ! »

Lettre à Madame la Présidente du C.I.O. (Comité intergalactique olympique)

*Planète Terre
An 7258*

Madame l'Universelle Présidente,

C'est un athlète de haut niveau, meurtri dans son honneur de sportif et de Terrien, qui vous écrit. Je veux attirer votre attention sur un fait gravissime : les participants humains aux Jeux Olympiques Intergalactiques ne gagnent plus aucune médaille. Pourquoi une espèce qui jadis inventa le concept même des jeux n'obtient-elle plus un seul podium ?

J'entends d'ici, à deux cent douze années-lumière de votre bureau présidentiel, vos multiples bouches me dire que cette situation est due à nos seuls mauvais résultats. Ce serait, à mon humble avis, méconnaître le fond du problème.

Il y a plusieurs millénaires de cela, quand les humains concouraient entre eux, ils raflaient toutes les médailles. Mais depuis que nous avons initié les populations extraterrestres aux joies du sport, la victoire nous fuit. Ses deux constatations m'amènent à conclure logiquement que tout est de la faute des Extraterrestres. Permettez-moi de m'en expliquer plus longuement.



L'Homme n'a jamais été ni très rapide ni vraiment fort ; il nage assez mal et ne sait pas voler. Aussi étrange que cela puisse paraître, il aime pourtant relever des défis et dépasser ses handicaps physiques. « Plus vite, plus haut, plus fort(34) », dit une ancienne devise humaine qui rend assez bien compte de cet aspect de notre personnalité. Pour prendre des exemples de chez vous, le Terrien tentera donc de courir aussi vite que l'*antilièvre*, de fendre les eaux tel le *poisson-chien* ou encore de planer comme l'*aigléléon*.

S'il parvient à accomplir de tels exploits, c'est à force de discipline et de sacrifices, et après des heures et des heures d'entraînement. Voilà, pour le Terrien, tout l'intérêt et la beauté du sport !



Or, chaque Extraterrestre possède une caractéristique

physique (des nageoires, un surplus de jambes, de bras ou de doigts...) qui fait de lui un champion né dans une discipline précise (ne nécessitant donc aucun dépassement de soi). Et, bien entendu, il ne participe qu'à l'épreuve dans laquelle il excelle naturellement. Ainsi, le Schuiiitzz aux longs pieds recourbés et aux bras bâtonnesques s'inscrit uniquement aux compétitions de ski.



Comprenez-moi bien, Madame l'Universelle Présidente. Avant, quand nous luttons entre nous, c'était sur un pied d'égalité car chaque homme a deux jambes et deux bras. Ni plus ni moins. Aujourd'hui, le meilleur de nos sprinters ne peut rivaliser au 100 m et au 200 m face à un M'baa'zza sextupède, natif de Gamma Gemminorus. Comme il est impossible à une nageuse de battre sur 400 m 4 nages une amphibienne Qadatlo de Neptune à la puissante nageoire dorsale. Il y a là concurrence déloyale !

L'inacceptable a été allègrement franchi lors des derniers J.O.I., quand les êtres vermiformes de Ghyreio 8 présentèrent l'un des leurs au concours de lutte gréco-romaine, le fleuron des sports terrestres. Imaginez, Madame l'Universelle Présidente, la surprise de notre lutteur lorsqu'il vit son adversaire, un ver de six mètres de long, sur le tapis de sol. Les vers n'ont pas d'épaules. Un comble, dans une épreuve qui consiste justement à faire chuter son adversaire sur cette partie du corps puis à le maintenir au sol ! Évidemment, notre athlète ne sut jamais par quel bout le prendre.



Si ça, ce n'est pas un comportement scandaleusement antisportif ! Dois-je vous rappeler le serment que prête un athlète au nom de tous les concurrents ? « (...) *Je déclare et j'affirme que nous nous sommes préparés à ces Jeux dans le respect et la soumission aux règles qui les gouvernent, dans un véritable esprit de juste compétition et au moyen de méthodes éthiques, et je promets que nous prendrons part à ces Jeux Olympiques Intergalactiques dans un esprit de fair-play pour la gloire du sport et l'honneur de nos planètes*(35). »

Madame l'Universelle Présidente, je n'ai rien contre les Extraterrestres, qu'ils soient tripodes, bicéphales, unicellulaires, etc, etc. J'ai même des amis parmi eux. Je déplore seulement leur manque de sportivité. Afin de rééquilibrer les Jeux, il conviendrait de réglementer leur participation. Peut-être en interdisant certaines épreuves aux athlètes susceptibles de trop profiter de leur avantage physique.

Considérez, Madame l'Universelle Présidente, cette lettre comme une bouteille à l'espace, mon point de vue reflétant celui d'une majorité de sportifs humains.

Dans l'attente de votre réponse, veuillez recevoir mes plus cordiales salutations astrales.

signé : Jean Dupont, porte-parole
de la Fédération Sportive des États Terrestres

Réponse de l'Universelle Présidente du C.I.O.

Planète des Cinq Anneaux,

Cher athlète et ami terrien,

Du fin fond de l'espace, vous m'avez interpellée au nom de l'esprit sportif qui doit planer telle une aurore solaire sur les J.O.I. Hélas, je ne vois pas ce qui vous choque dans l'engagement des champions extraterrestres. Pourquoi ceux-ci ne devraient-ils pas profiter des attributs que Mère Nature leur a généreusement donnés ? C'est, me semble-t-il, ce qui se passe sur Terre. Vos sportifs ne sont-ils pas aussi dotés de capacités physiques exceptionnelles ?

En fait, à la lecture de votre lettre, j'ai eu la nette impression que vous cherchiez à justifier vos ratés. Voilà qui n'est pas très fair-play !

En outre, je tiens absolument à vous dire que cette attitude purement humaine de donner des leçons à tout bout de champ est parfaitement horripilante.

Sachez enfin, Monsieur le Terrien, que vous n'avez pas le monopole de l'olympisme ; celui-ci est universel et par extension aussi bien extraterrestre que terrestre (je vous rappelle que les Terriens ne représentent plus que 0,00001 % de la population totale de la Confédération Intergalactique). Allons, allons, cessez de geindre et adap-tez-vous ! Vous verrez qu'en « mouillant le maillot » l'équipe de la Terre ne manquera pas de redorer son blason. Et puis, comme l'a si bien dit l'un de vos compatriotes : « L'important n'est-il pas de participer⁽³⁶⁾ ? » Avec toute ma considération.

signé : Sa Très Éminente et Illustre T'eesbhat, Universelle Présidente
du C.I.O.





VI

TELLE UNE GAZELLE...

WILMA RUDOLPH monte sur la plus haute marche du podium ; elle a juste vingt ans. Le stade olympique de Rome, en cette année 1960, et le monde entier n'ont d'yeux que pour cette jeune femme longiligne, en survêtement, cheveux coupés court. Les flashes crépitent, les caméras de télévision s'attardent sur celle que tout le monde surnomme déjà la « gazelle noire », sur sa silhouette gracile, son visage juvénile, son beau sourire qui illumine son teint caramel.

Dans les cabines réservées à la presse, les commentateurs sportifs reviennent sur son triomphe au 100 m. Wilma a laissé à 3/10^e de seconde derrière elle l'Anglaise Dorothy Hyman, et plus loin encore la grande favorite, l'Italienne Giuseppina Leone. Aucun superlatif n'est trop fort pour rendre compte de l'événement. Ils parlent d'une « course magnifique de pureté et de légèreté et d'une athlète touchée par la grâce ».

Et tandis que la bannière étoilée monte dans le ciel d'Italie, alors que retentit l'hymne américain, des larmes brillent dans les yeux de Wilma. Les souvenirs se bousculent dans sa tête ; elle revoit les moments forts de sa vie. Une histoire qui, si elle n'était vraie, semblerait née des paroles d'un conteur tant elle paraît incroyable.

« Ma jambe gauche était aussi raide qu'une planche de bois. J'avais peur de ne plus jamais jouer à la corde à sauter ou à la marelle. Je pleurais. J'étais clouée au lit, souffrant d'une poliomyélite⁽³⁷⁾, une méchante maladie qui mange les muscles. Assise à côté de moi, maman, avec son regard si doux et son large sourire, s'efforçait de me rassurer. Dans les moments très difficiles, maman souriait toujours mais je savais qu'elle pleurerait quand elle se retrouvait seule dans la cuisine.

Souvent, pour m'apaiser, elle me racontait le jour de ma naissance, le 23 juin 1940 à St-Bethlehem, dans le Tennessee⁽³⁸⁾.

— Tu étais si pressée d'arriver au monde ! Personne ne t'attendait si tôt. Même les fées furent prises au dépourvu. À l'exception d'une seule

qui accourut à la maternité. Elle s'est penchée sur toi. Elle t'a regardée. Et elle a prononcé ces paroles : « Son envie de vivre la fera triompher des malheurs. » Dis, tu ne veux pas décevoir la bonne fée ?

D'un signe de la tête je faisais « non ».

— Wilma, il ne faut jamais baisser les bras. Tu dois être courageuse et te battre. Moi et toute la famille, nous t'aiderons du mieux que nous pourrons.

Alors, comme promis, mes parents, mes frères et mes sœurs – je suis la vingtième enfant d'une famille qui en compte vingt-deux – luttèrent à mes côtés, prièrent, me soutinrent. Leur amour m'enveloppait comme une grosse et moelleuse couverture quand j'avais froid.



Chaque semaine, maman m'emmenait passer des examens à l'hôpital de Nashville, à 45 miles(39) de notre domicile. Petit à petit, à force d'exercices quotidiens, ma jambe récupérait un peu de sa motricité. Avec l'aide d'un soulier orthopédique, je recommençai à marcher, presque comme les autres. Cependant je détestais cet appareillage : il était trop laid ! Je devais ressembler à un automate ; mes gestes étaient raides et mécaniques.

Un jour, j'en eus assez et je le retirai. Je me mis à me promener nu-pieds chez moi. Je tombai une fois, deux fois. Il m'en fallait plus pour me décourager. J'oscillais à droite, à gauche, tout en avançant – on aurait dit un bébé en train d'apprendre à marcher.

— Maman, regarde. Regarde !

Maman sortit précipitamment de la cuisine, en s'essuyant les mains contre son tablier.

— Qu'as-tu, Wilma ? Seigneur Dieu ! s'exclama-t-elle en portant ses mains à sa bouche.

Elle explosa de joie, elle me prit dans ses bras, me serra très fort contre son cœur. Elle sanglota devant moi mais, cette fois, c'étaient des larmes de joie !

— Oh, ma chérie, je rêvais tant de te revoir marcher normalement !

Bien sûr, ma rééducation fut longue. Je devais refaire les muscles de

mon pied et de ma jambe, regagner en tonicité.

Il fallait que je pratique un sport. Mais lequel ? L'un de mes frères m'inscrivit dans l'équipe locale de basket. Lorsque, pour la première fois, j'allai à l'entraînement, la plupart de mes coéquipières me jetèrent des regards hostiles. Leur opinion semblait déjà bien arrêtée : « La boîteuse nous fera perdre à coup sûr si elle joue avec nous. »

— Allez, les filles, laissez-moi une chance !

L'une d'elles m'envoya le ballon que je rattrapai. Je m'essayai au lancer. Le ballon fila haut et droit, rebondit contre le panneau et retomba dans le panier. 3 points !

C'était si merveilleux de bouger, de se dépenser.



Par la suite, je me donnai à fond à chaque nouvel entraînement. J'en voulais plus que les autres. M. Gray, l'entraîneur de l'équipe du collège, me récompensa en me sélectionnant pour le championnat scolaire. Je marquai 805 points en vingt-cinq matchs ! Numériquement parlant, un vrai record ! Mais pour une fillette qui se remettait d'une polio, un exploit proprement incroyable !

Mon corps changeait : je grandissais. Le petit canard boiteux se métamorphosait en jeune fille gracile aux interminables jambes fuselées. Ma rapidité et mes changements de rythme forcèrent l'admiration de mon entraîneur.

Un jour, après le match, M. Gray vint me trouver :

— Wilma, que dirais-tu de t'essayer à la course ?

La course ! Jamais je n'aurais pu imaginer que ce monde de pure vitesse me serait accessible. Je souris.

— Pourquoi pas ?

Je découvris des sensations nouvelles et j'aimais ça !

Depuis cette époque, chaque fois que je cours, j'éprouve un sentiment de liberté inimaginable. Je me sens comme la gazelle dans la savane. J'imagine le frôlement des herbes ondoyantes qui me chatouille les chevilles. J'allonge mes foulées, je vole, et aucun guépard ne peut me rattraper.

M. Gray, qui trouvait que je progressais vite dans cette discipline, me recommanda à l'un de ses amis : Edward Temple, le coach de l'université de Nashville. Le jour où je me présentai à lui, Edward Temple, sifflet à la bouche, chronomètre en main, les yeux rivés sur l'échauffement, menait la vie dure aux sprinteuses de l'université. Je m'approchai de la piste, un peu intimidée.

— Bonjour, monsieur Temple.

L'entraîneur pivota, délaissant ses athlètes quelques secondes. Il retira son sifflet de sa bouche.

— C'est vous Wilma ? s'enquit-il.

Ce qui le frappa – il me l'avoua plus tard –, ce furent mes longs bras, de vraies ailes de moulin. Et mes jambes, que dire de mes jambes ? Des échasses. Je lui faisais penser à un moustique.

Apparemment peu convaincu par ma musculature, il se demandait quelles étaient mes capacités.

— Viens donc par ici, moustique, me taquina-t-il. Au couloir 4. Montre-nous ce que tu vaux !

J'étais un peu vexée par sa réflexion mais j'obéis. Je me mis en position avec les sprinteuses, beaucoup plus aguerries que moi.

Il allait voir !

À trois, le *tuuiit* strident du sifflet nous catapulta toutes hors des starting-blocks. Je démarrai en trombe. Courir à perdre haleine, comme si ma vie en dépendait. Avec, en ligne de mire, le trait blanc de l'arrivée. Ne pas se désunir, allonger encore les foulées. Mes jambes sont des machines à avaler les pistes.

Les autres finirent à plusieurs longueurs derrière moi. Bluffé, Temple accepta de s'occuper de moi. Il avait un objectif en tête : « façonner une championne. »

Les souvenirs de Wilma s'emballent, comme pour un finish.

« L'entraînement c'était dur et pas toujours drôle mais, à seize ans, je participai à mes premiers Jeux, aux côtés de grandes championnes de l'athlétisme. Je gagnai même une première médaille avec l'équipe du 4 × 100 m. On était arrivées troisième. Quatre ans plus tard, à un mois de l'ouverture des J.O. de Rome, je fus la première femme à

courir le 200 m en moins de 23 secondes. Et aujourd’hui, à Rome, je viens de monter sur le podium du 100 m(40). »

Tandis que la bannière étoilée monte dans le ciel d’Italie, alors que retentit l’hymne américain, des larmes font briller les yeux de Wilma, perchée sur la plus haute marche du podium, une médaille d’or – celle de l’Amour et du Courage – accrochée au cou.





VII

LE CRI DE TARZAN

DEPUIS une semaine, Maxime, neuf ans, a une drôle d'idée en tête ! Ça lui a pris un soir. La petite famille était bien calée au fond du canapé, un saladier de pop-corn à portée de mains, pour regarder un vieux film d'aventures en noir et blanc, *Tarzan, l'homme-singe*(41). Passionné par l'histoire de cet orphelin recueilli et élevé par des gorilles en pleine jungle, Maxime l'avait regardé jusqu'au bout.

D'habitude, à la maison comme à l'école, Maxime se lasse très vite des choses. Eh bien, cette fois-ci, pas du tout ! Les acrobaties de l'homme-singe au bout d'une liane ainsi que son cri – un long « Ohohohohoooo » – l'avaient fasciné. Alors que le mot « FIN » envahissait l'écran, le garçonnet avait pointé l'index vers le téléviseur :

— C'est ce que je veux faire !

Marc et Martine, ses parents, l'avaient regardé, stupéfaits :

— Tu veux être acteur ?

— Non.

— Réalisateur ?

— Mais non, je veux faire comme Tarzan.

Faire comme Tarzan, en voilà une idée stupide ! Il était déjà tard et maman avait coupé court à la discussion en l'envoyant au lit.

— Allez, Max, c'est l'heure de se coucher. On reparlera de Tarzan demain.

— Oui, oui, demain, avait répété son père.

Cette nuit-là, des rêves bizarroïdes avaient troublé le sommeil de Marc. Il imaginait son fils vivre comme un petit sauvage dans les arbres du jardin public, se promener en pagne dans la ville, en train de manger des bananes avec les singes du zoo municipal. À force de gigoter dans le lit conjugal, il avait fini par réveiller sa femme.

— Marc, que se passe-t-il ?

— Dans mon rêve, Max faisait comme Tarzan.

— Arrête de t'inquiéter inutilement. Ce n'est qu'une lubie ! Demain matin, Max aura tout oublié.

Martine s'était retournée de son côté du lit et rendormie aussi sec.

Marc avait essayé d'en faire autant, mais sans y parvenir. Il était allé à la cuisine se servir un verre de lait, puis dans son bureau pour réfléchir. Il avait passé le reste de la nuit à consulter des encyclopédies et des sites Internet.

Le lendemain matin, Maxime n'avait pas oublié : il voulait toujours faire comme Tarzan. Son père lui avait demandé :

— Dis-moi, Max, tu aimes le sport ?

— Pouah !

C'était bien la réponse qu'attendait Marc. En cela, son fils lui ressemble : il n'est pas sportif pour un sou.

— Eh bien, figure-toi que pour faire comme Tarzan, il faut pratiquer un sport.

Maxime avait ouvert ses yeux grands comme des soucoupes.

— Oui, tous les Tarzan – sans exception – furent des athlètes confirmés. (Marc en rajoutait un petit peu(42).) Ainsi, l'un des premiers hommes-singes, Franck Menil, était champion de gymnastique. Un spécialiste des anneaux, des barres et de la corde lisse.

À l'école, Maxime ne déteste rien tant que la corde. À nœuds ou lisse, c'est du pareil au même.

Marc savait qu'il marquait des points, il avait donc continué sur sa lancée :

— Don Bragg, un autre Tarzan, remporta une médaille d'or aux Jeux olympiques de Rome, en 1960, au saut à la perche. Il y eut aussi Mike Henry, un champion de football américain.

Marc avait gardé le meilleur pour la fin :

— Le plus connu de tous, celui qui t'a tant frappé hier – Johnny Weissmuller(43) –, sais-tu ce qu'il faisait à l'origine ?



— Ben non, avait répondu Maxime, le visage sombre.

— C'était un nageur hors pair...

— Oh, avait soupiré Max.

Il déteste l'eau, Maxime. Un vrai chat !

— ... avec un sérieux palmarès : 5 médailles d'or et 1 de bronze aux J.O., 52 titres américains et pas moins de 67 records du monde, avait poursuivi son père qui récitait sa leçon fraîchement apprise.

« Johnny Weissmuller a vingt-quatre ans lorsqu'il abandonne la compétition et qu'il commence à se produire avec sa femme dans un spectacle de music-hall(44). Un soir, un scénariste d'Hollywood remarque le jeune homme, à la piscine d'un hôtel. Il est très très impressionné. C'est exactement l'homme qu'il cherche depuis des mois et des mois pour incarner le rôle de Tarzan à l'écran.

« Il a déjà contacté en vain des acteurs et un sportif archiconnus à l'époque : Clark Gable, le héros d'*Autant en emporte le vent – tu sais, le film préféré de maman ; celui qui la fait pleurer chaque fois* –, Douglas Fairbanks, le célèbre Zorro, ainsi que Georges Carpentier, un champion de boxe. Mais aucun ne l'a enthousiasmé vraiment. Il a donc confié le rôle à Weissmuller. S'il n'avait pas été sportif, il ne serait jamais devenu Tarzan. »

Marc s'était arrêté, réjoui – il n'avait rien oublié de ce qu'il avait lu durant son insomnie.

— Alors, tu veux toujours être comme Tarzan ?

— Moi, j'veux pas grimper à la corde, ni nager, ni participer aux Jeux olympiques, avait bougonné Maxime. J'veux juste faire comme Tarzan. Comme ça !

Maxime avait mis ses mains devant sa bouche, en porte-voix, et il avait hurlé un formidable « Ohohohooooo(45) ». Puis un second.



Son père devint blême. Les intentions de son fils dépassaient tout ce qu'il avait imaginé dans ses pires cauchemars. Il s'était même retenu de le gifler.

— Tu verras ! Tu changeras d'avis quand tu seras fatigué de hurler.

— Nan, j'changerai jamais d'idée.

Pour le confirmer, il avait refait un époustouflant « Ohohohooo ».

Sept jours ont passé, et Maxime crie toujours à la façon de Tarzan. Il hurle dans l'appartement, dans le jardin, dans la rue, à l'école. Les voisins, les passants, la maîtresse et les parents des autres élèves se plaignent. Marc et Martine sont très ennuyés. Un pépé est allé porter plainte à la gendarmerie ; il devient sourd à force d'entendre les hurlements de ce sauvage de gamin ! Quelle honte pour la famille. Marc et Martine ne savent pas comment faire pour l'empêcher de crier ; ils ne vont quand même pas le bâillonner ! En désespoir de cause, ils confient leur problème à un psychologue pour enfants. Le psy est intéressé par cet étrange cas.

— Alors, Maxime, tu te prends, hum, pour... Tarzan ?

En guise de réponse, le petit garçon lance un tonitruant « Ohohohohooooooo ».

— Hum, hum, cela m'a tout l'air d'une idée fixe. Et vous me dites que c'est en regardant la télé qu'il l'a attrapée ?

— Oui, c'est grave ? demande Martine terriblement inquiète.



— Hum, je n'ai jamais rien vu de pareil. Revenez dans deux jours. D'ici-là, j'aurai consulté quelques-uns de mes collègues aux États-Unis.

De retour chez eux, Maxime et ses parents sont littéralement assaillis par une horde de journalistes. L'histoire du garçon qui crie comme Tarzan fait tant de bruit qu'elle intéresse maintenant la presse régionale, et même la télé nationale. Ils veulent tous interviewer Maxime. Une forêt de micros s'agitent sous son nez.

— C'est lui, c'est lui !

— Max, un instant !

— Peux-tu pousser ton fameux cri ?

Maxime ne se fait pas prier, il met aussitôt sa sirène en marche et lance un formidable « Hohohohohooooooooo » ! L'un des journalistes a enclenché son chronomètre. Marc repousse tant bien que mal la meute tandis que Martine entraîne Maxime de force dans leur appartement.

— Ça suffit, il n'y a rien à voir ! Allez-vous-en ! Laissez-nous tranquilles !

Le lendemain matin, Maxime fait les gros titres des quotidiens. La radio et la télévision ne parlent que de lui : il est le petit garçon qui pousse le plus long cri de Tarzan en 42 secondes et 12 dixièmes. Toute la France est au courant. Des mots flatteurs arrivent jusqu'aux oreilles de Marc et Martine. « Quelle chance pour ses parents d'avoir un enfant aussi talentueux. » Marc et Martine, qui éprouvent une réelle fierté, acceptent que leur fils passe en direct au journal de 20 heures.

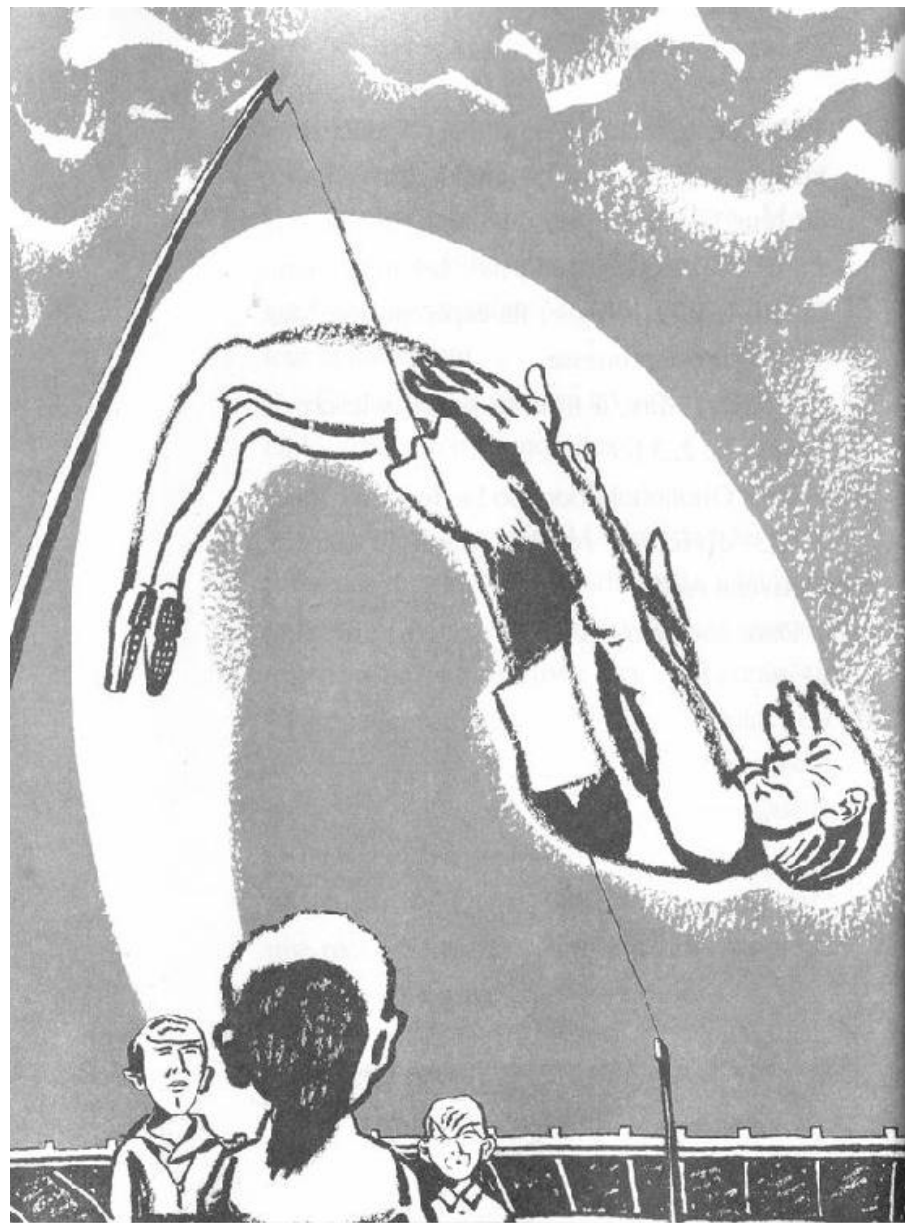
Ce soir-là, Marc et Martine ont le trac. Toutes ces caméras et surtout la présence d'un huissier, chargé d'homologuer la performance de leur

fiston en vue de l'inscrire dans le *Livre Guinness des records*(46), les intimident. Ils croisent les doigts ; ils espèrent que Max va rééditer sa prouesse.

— Allez, Max, à trois tu pousses le cri de Tarzan. 1, 2, 3 !

Un « Ohohohohooooooooo ! » de 43 secondes et 23 dixièmes retentit dans le studio. Nouveau record !

Dans son genre, Max lui aussi est un champion.



VIII

« FOSBURY FLOP »

CE MATIN-LÀ, j'allai à mon premier cours d'EPS de l'année. Mes souvenirs sont encore tout frais dans ma tête, comme s'ils dataient d'hier. En fait, ils remontent à la rentrée 1976. Il y a exactement vingt-quatre ans. 1976, une année capitale pour moi : celle de mon passage chez les « grands », en sixième.

M. Faure, notre professeur de gym, trapu comme un gorille en survêtement, était une véritable institution⁽⁴⁷⁾ dans notre village. On le disait aussi vieux que les murs du collège dans lequel il enseignait. En trente ans de carrière, on ne comptait plus les têtes blondes, brunes, noires ou rousses qui avaient transpiré sous ses ordres. D'année scolaire en année scolaire, les plus anciens parmi les élèves transmettaient aux jeunots le nom de guerre dont ils avaient affublé M. Faure. Ce surnom tenait en une simple onomatopée : un « hop » redoublé. En effet, notre professeur ponctuait son discours par d'incessants et bondissants « hop ! hop ! ». C'était là manie d'entraîneur, tic risible pour les gamins que nous étions à l'époque.

Bref, ce matin-là, « Hophop » emmena notre classe au gymnase situé à quelques dizaines de mètres de l'école.

— Allez, dépêchons-nous ! Hop, hop !

Dociles, nous le suivîmes jusqu'au bâtiment, un préfabriqué de forme rectangulaire, qui dominait le complexe sportif du village : deux cours de tennis, un terrain de basket et deux autres consacrés au foot.

À peine étions-nous à l'intérieur que le prof frappa dans ses mains.

— Allez, hop, hop, on se met en tenue ! Pendant ce temps, hop, hop, j'installe le matériel.

Au sortir des vestiaires, deux poteaux en travers desquels il avait fixé un élastique nous attendaient. Juste derrière, le sol était recouvert d'un amoncellement de tapis.

— Au programme, saut en hauteur ! Vous verrez, c'est simple, et

hop !

Sceptique, je regardai l'élastique. Il culminait au moins à 1,60 m du sol, et la perspective de m'élever au-dessus me semblait improbable.

— Mais avant, un petit échauffement, ajouta-t-il. Allez hop, hop, à p'tites foulées ! Maintenant, on s'arrête, on inspire, on expire. Bras tendus, bien droits, on fait des moulinets, hop, hop ! Un peu de nerf, que diable ! On fléchit la jambe droite. Et un, et deux, et trois ! Au tour de la gauche. C'est bien ! On s'allonge sur le dos et on tire ses genoux vers la poitrine. Voilà !

Une fois la séance d'étirements terminée, « Hophop » nous rassembla à plusieurs enjambées de l'élastique. On en profita pour bavarder un peu entre nous.

— Chut, chut, écoutez et regardez attentivement ! Il existe plusieurs façons de sauter par-dessus un obstacle.

« Hophop » prit son élan. Il sauta à trois reprises mais de manière différente. Chaque nouveau saut nous apparaissait plus compliqué que le précédent. D'abord, il passa l'élastique en projetant vers le haut l'une de ses jambes puis l'autre.

— Le ciseau, la plus classique des techniques de saut.

Ensuite, il le franchit sur le ventre ; on aurait dit qu'il voulait s'enrouler autour à la façon d'un boa.

— Voici le rouleau ventral.

Enfin, et c'était la chose la plus extraordinaire que j'avais jamais vue, il passa la hauteur sur... le dos. Inimaginable !

« Hophop » se remit debout en déclarant :

— C'est le « Fosbury Flop », du nom de son inventeur.

Je me retournai vers Patrice, un de mes potes :

— Jamais entendu parler de ce « Flop » ; j'connais juste un certain « Hophop ».



Évidemment, ça le fit pouffer.

— On se calme, les garçons ! aboya « Hophop » qui avait entendu ma remarque. Pour votre gouverne, sachez que le prénom de Fosbury c'est Dick, pas « Flop ». Et Gilles, puisque tu veux jouer au petit malin, viens donc essayer.

Je tentai de me défiler.

— Euh, très peu pour moi. Je trouve anormal de sauter sur le dos.

Les autres ricanaient derrière mon dos.

— Oh, tu n'es pas le premier à le dire. Même l'entraîneur de Dick Fosbury pensait comme toi. Et pourtant, on va plus haut ainsi.

« Hophop » regarda sa montre.

— Je crois que j'ai le temps de vous raconter son histoire.

Ouf, je venais de gagner un répit.

— Lorsque Dick Fosbury commence l'athlétisme au Medford High School, un collège de son Oregon natal, il n'est guère plus âgé que vous. C'est un fan de cette discipline dans laquelle il franchit 1,63 m en ciseau. Très vite, son professeur décèle chez lui un fort potentiel.

— C'est quoi un potentiel, monsieur ? demanda une de mes camarades.

— Ça veut dire qu'il le trouve plutôt doué. Néanmoins, il lui conseille d'apprendre la technique du rouleau ventral parce qu'elle permet d'aller plus haut...

— Il y est arrivé ?

— Justement, non. Et ce n'est pas faute d'avoir essayé (Joignant le geste à la parole, « Hophop » refit le saut au ralenti, en décomposant le mouvement.) Dick, lui, ne parvient pas à se coucher sur la barre

sans la faire tomber. Et hop ! C'est sa jambe d'appel qui traîne. Comme ça (« Hophop » ne retira pas assez vite la sienne ; l'élastique vibra.) Les années passent et Dick continue donc de sauter en ciseau. Il s'améliore quand même et passe souvent les 1,80 m.

« Vers seize ans – on est alors en 1963 –, lors d'un entraînement, Dick a une idée farfelue. Et si au lieu de franchir l'obstacle en ciseau, il le faisait sur le dos ? (Pour nous montrer « Hophop » effectua une semi-rotation en décollant du sol, de manière à se présenter dos à l'élastique. Un premier coup de reins pour passer le corps, un second pour dégager les jambes. Et « Hophop » retomba sur les épaules de l'autre côté de l'élastique.) Vous pouvez vous en douter, cet essai déclenche rires et moqueries de la part de ses camarades d'entraînement. Certes, c'est étrange mais ça fonctionne. Avec sa méthode, Dick améliore son record. Il franchit bientôt 1,91 m.



« Dès lors, Dick perfectionne sa nouvelle technique. Grâce à elle, il devient champion junior à dix-huit ans, avec un saut de 2,01 m. Cette victoire lui permet de décrocher une bourse d'étude à l'université. Hélas, le coach de l'équipe universitaire, un certain Berny Wagner, ne veut pas entendre parler de saut sur le dos. Il le dit clair et net : soit Dick revient à des méthodes plus traditionnelles, soit il se débrouille seul.

— Moi, à la place de Dick, j'aurais été dégoûté.

« Hophop » haussa les épaules.

— Au contraire, il s'obstine. Il veut prouver qu'il a raison. Deux ans plus tard, il se classe cinquième des championnats universitaires avec

2,10 m. À cette occasion, un journaliste, éberlué par sa façon de se réceptionner, trouve un nom à ce saut. Ce sera dorénavant le *Fosbury Flop*.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Grosso modo « l'atterrissage de Fosbury ». Bien sûr, il y avait une part d'ironie dans cette formule(48). Pourtant, Dick n'en a pas fini. Quelques mois après, il se qualifie pour les J.O. de Mexico. Et là, en 1968, il fait taire toutes les mauvaises langues. Devant un public médusé, il déboulonne le record olympique avec un saut de 2,24 m.

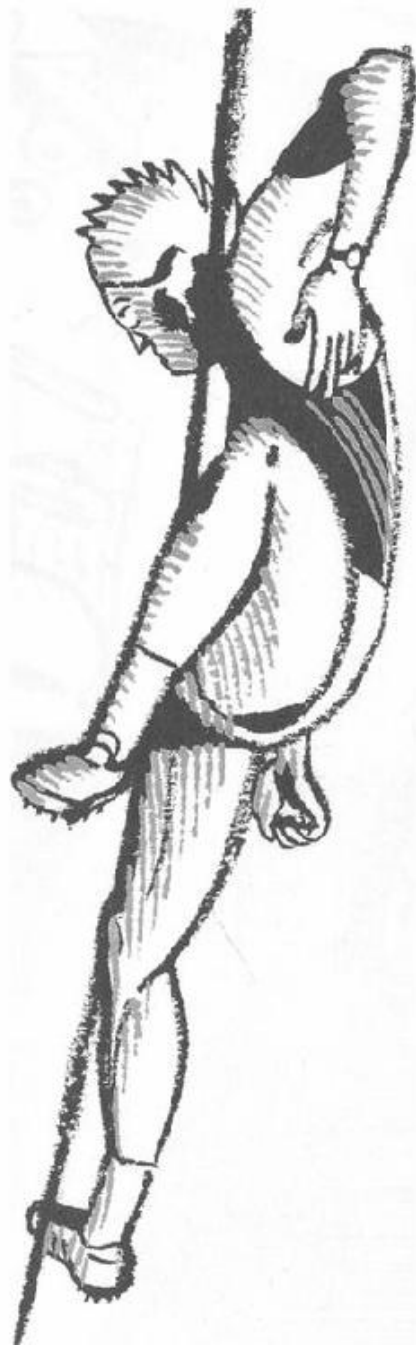
— Bravo ! m'écriai-je, enthousiaste.

« Hophop » acheva son histoire :

— Même si Dick Fosbury n'a jamais réédité sa performance de Mexico, ce jour-là, il prouva que sa technique avait permis d'effacer(49) des hauteurs jamais atteintes. D'ailleurs, depuis 1968, pratiquement tous les records du monde ont été obtenus avec le « Fosbury Flop ».

« Hophop » se dirigea vers l'élastique qu'il baissa d'une bonne soixantaine de centimètres.

— Allez, Gilles, c'est parti ! Montre-nous ce que tu sais faire, hop, hop !





IX

UNE ATHLÈTE SI PARFAITE !

JE M'APPELLE Museau, Hercule Museau. J'en ai connu des affaires pourries et des coups tordus dans ma fichue carrière de privé, mais ce qui m'est arrivé hier dépasse l'entendement.

Il était exactement 10 heures lorsque je débarquai à mon agence du 92^e arrondissement. Après m'être préparé un café, j'allumai la télé accrochée au mur. Je me calai contre le dossier de mon fauteuil, les pieds sur le rebord du bureau. C'était l'heure des Jeux. Canal Sports retransmettait les Olympiques de Paris-Lyon en Mondovision. La voix *off* du commentateur annonçait le début des épreuves de gymnastique et la défection de la jeune Sophie Mirelande qu'une mauvaise grippe clouait au lit. À dix ans, la petite, déjà championne du monde, sortait vraiment du lot. J'aimais beaucoup la regarder évoluer au sol, à la poutre ou aux barres asymétriques ; sa grâce, sa légèreté me fascinaient. Bref, j'étais en train de me dire qu'elle aurait pu rafler toutes les médailles quand on frappa à la porte.

Un client ?

Génial, du boulot ! J'en avais pas vu depuis deux bons mois. Les factures et les traites impayées s'accumulaient calamigrave.

— Entrez ! criai-je, en enlevant les pieds de sur le bureau.

Je regardai la fillette s'avancer dans la pièce. Sa manière de se mouvoir avait un je-ne-sais-quoi de félin. Elle était de petite taille. Un chapeau informe vissé sur le crâne, des lunettes noires et d'amples vêtements d'épouvantail la dissimulaient de la tête aux pieds.

— J'ai besoin de vos services.

Je m'esclaffai :

— Sachez, p'tite demoiselle, qu'on vient seulement me voir quand on a des problèmes.

Je lui désignai le siège en face de moi.

— Racontez-moi vos ennuis, lui dis-je. Parce que vous en avez, n'est-ce pas ?

— Oui.



Elle enleva son chapeau et ses lunettes. Là, j'hallucinaï sérieux. Devant moi se tenait... Sophie Mirelande, en chair et en os !

— J...je vous croyais au lit, avec de la fièvre.

— Des bobards. En fait, je me suis échappée cette nuit du village olympique. ILS sont à mes baskets pour me ramener de force.

— Qui ça ILS ? lui demandai-je.

— Les gens qui dirigent l'Équipe. ILS m'en veulent !

Vous parlez d'une nouvelle ! J'imaginai mal les entraîneurs et les dirigeants de l'Équipe en bourreaux d'enfants.

— Et pourquoi t'es-tu enfuie ?

Son visage se ferma et un pli profond barra son front.

— Je veux des parents ! Ils m'ont dit que ma seule famille c'était l'Équipe, mais je sais que ce n'est pas vrai. À la télé, j'ai bien vu que tout le monde avait un père et une mère. Aidez-moi à me chercher des parents.

Je trouvai ses propos incohérents. Le stress, la pression avaient dû perturber la pauvre enfant. Je décidai d'appeler l'Équipe.

— Ne t'inquiète pas. On va régler ça.

— Mer...ci.

Je me retournai vers la fenêtre, téléphone en main.

— Allô, pourriez-vous me passer... ?

En parlant, j'aperçus deux types entrer précipitamment dans l'immeuble. Pris d'une subite intuition, je m'écriai :

— Zut ! Planque-toi vite dans l'autre pièce !

Ni une ni deux, Sophie bondit dans la pièce d'à côté. Moi, je repris ma place derrière mon bureau, la main dans le tiroir central à demi ouvert. Je sentis le contact glacé mais rassurant de mon revolver. Il était temps ! Les deux hommes débarquèrent à l'agence comme en terrain conquis.

— Eh, les mecs ! De quel droit... ?

— Joue pas au malin avec nous, minable ! vociféra le plus baraqué. On sait que Sophie Mirelande est ici.

— Tu nous la livres et tu t'évites des problèmes, ajouta l'autre.

— Quoi, une championne chez moi ? Vous plaisantez, les mecs ! Vous l'avez dit : j'suis qu'un pauvre type.

Le costaud jeta un coup d'œil à son détecteur, une sorte de télécommande qui bipait.

— Elle est cachée là, juste à côté. Attention, ce minus en sait peut-être déjà trop long à son sujet !

— Pas de problème, va la chercher, lui répondit son comparse en sortant un flingue. Je m'occupe de lui.

Je ne réfléchis pas, mes doigts agrippèrent l'arme. Illico, je la sortis et fis feu par deux fois. L'homme tressauta sous les impacts des balles, les yeux écarquillés de surprise. Puis il s'écroula dans un immonde gargouillis. Vingt secondes plus tard, l'autre gus ramenait la p'tite. Il lui tordait le bras gauche derrière le dos pour l'obliger à avancer.

— J'ai la gosse !

— Je retournerai pas au Centre d'entraînement. Ce sont des parents que je veux !

Clic ! fit mon pistolet sur la tempe de la brute en l'armant.

— Tu vas gentiment la libérer sinon je te brûle la cervelle.

Il lâcha sa prise. Je l'assommai d'un coup sur la nuque.

— Ces vêtements, ils sont à toi ? demandai-je à Sophie, en approchant d'elle le détecteur.

Celui-ci s'emballa.

— Non, je les ai empruntés à une amie.

Je hochai la tête : ILS avaient dû lui implanter un émetteur dans le corps.

— Allez, on détale avant que d'autres ne rappellent ! lui criai-je en l'entraînant dans les escaliers.

— Où ?

— Dans une clinique privée. Je pense qu'ILS t'ont posé un implant. Il faut te retirer cette cochonnerie ! Après, on avisera. Au fait, pourquoi moi ? On est nombreux en ville.

— Je suis tombée par hasard sur un tract publicitaire, dans la rue. Il disait que vous pouviez retrouver n'importe qui, et très vite.

Vous parlez d'une veine !

Le Doc était une crapule mais aussi un excellent chirurgien. Il me devait surtout un service. Il ne posa donc pas de question, même lorsqu'il reconnut sa patiente. L'implant se trouvait à la base de son cou. L'opération, bénigne, nécessitait cependant une anesthésie générale.



Le Doc siffla entre ses dents.

— Bon sang !

Il tenait au bout de ses pinces chirurgicales un émetteur miniaturisé. Pourtant, ce n'était pas le petit appareil qu'il fixait avec autant d'attention.

— C'est une... biotech ! balbutia-t-il.

— Quoi ?

Hébété, je regardai la nuque de Sophie. Des dizaines de fibres optiques, pas plus grosses que des vaisseaux sanguins, couraient sous le derme(50) pour se mêler à la chair. Le premier choc passé, je parvins à articuler quelques mots :

— Nom d'une pipe ! Elle a pourtant l'air si, si...

— ... si humaine ? naturelle ? C'est en effet une androïde très sophistiquée. Rien de comparable avec les vulgaires robots en ferraille qui exploitent le sous-sol martien pour le compte des compagnies minières, poursuivit le Doc en faisant les points de suture.

Je continuais à fixer son cou, avec horreur. Je venais de flinguer pour protéger cette... chose.

À présent, les pièces du puzzle s'assemblaient parfaitement ; j'avais tout compris. D'abord, la fuite de cette androïde qui à force de se comporter comme une humaine avait fini par croire qu'elle l'était vraiment et réclamait des parents. Ensuite, l'implant et l'empressement de l'Équipe pour la récupérer. Il y avait probablement

des millions investis dans ce projet. Quel scandale ce serait si sa véritable identité venait à être révélée !

Sophie, je veux dire la biotech, dormait profondément sur le billard, encore sous l'effet de l'anesthésiant. Tout se bousculait dans ma tête. Risquer ma vie, jouer les Zorro pour sauver une gosse, OK ! Mais pour un robot, pas question ! Une petite voix me disait : « Hercule, fous le camp ! Fais-toi oublier, laisse tomber cette biotech. Ce n'est pas comme si tu abandonnais une vraie petite fille. »

Sûr, j'allais pas m'encombrer d'elle.

— Hercule ? demanda la biotech d'une voix pâteuse, en se réveillant.

— Oui.

— Reste près de moi.

La petite main de la biotech s'empara de la mienne. Elle était aussi tiède qu'une vraie. Cela me fit frissonner. Je me tournai vers la table d'opération. Les yeux de l'androïde me scrutaient intensément. Son regard, douloureux, me semblait si humain. Je ressentis une réelle compassion pour la fillette. Je tentai de lutter contre mes sentiments, tout en cherchant le Doc. Celui-ci n'était plus là ! Quelque chose me disait que le Doc me préparait un sale coup.

Je lançai à la petite :

— Je reviens de suite.

Je sortis de la salle d'opération en courant. Le couloir était vide ; on entendait une voix derrière une porte, le bureau du Doc :

— 500 000 contre l'androïde, somme non négociable... J vous fais cadeau du privé.

Le salaud ! Maintenant, ILS savaient qu'on savait. Je rebroussai chemin aussi vite que je le pus, la peur au ventre. Je pris Sophie dans mes bras. Au bout du couloir, j'atteignis la porte ouverte sur la rue où m'attendait ma vieille voiture à coussins d'air.

Je roulai en direction de la Zone, une banlieue sinistre d'où émergeaient les flancs de hangars gris, d'immeubles délabrés, lacérés de graffiti. J'y avais une planque sûre. Plusieurs fois, en conduisant, je jetai un coup d'œil rapide sur Sophie ; elle s'était assoupie sur son siège. « Seigneur, comme elle ressemble à une enfant, songeai-je. Peut-être est-elle aussi humaine que moi ? » Je décidai de lui dire toute la vérité. Et si elle réagissait en humaine, je me jurai de la garder auprès de moi tant que je ne lui aurais pas trouvé une famille d'adoption.

Une fois en sécurité dans l'appart' que je louais sous un faux nom, je lui parlai :

— Tu sais, Sophie, tu es une enfant un peu spéciale.

Sophie Mirelande m'adressa un large sourire.

— Une enfant d'un genre nouveau... En fait, tu as été assemblée par des ingénieurs et tu n'as pas de parents.

Sa réaction fut immédiate.

— Tu mens !

Une moue de souffrance tordait les lèvres de Sophie. Pourtant, fallait que j'aille jusqu'au bout.

— Pourquoi je ferais ça ? Je t'ai aidée jusqu'à présent. Tu es... une espèce de machine, lâchai-je enfin.

Elle baissa la tête, comme anéantie.

— Je sais que c'est dur à avaler, mais c'est la stricte vérité.

Lorsqu'elle releva le visage, une larme glissait sur sa joue. Elle éprouvait vraiment des émotions humaines.

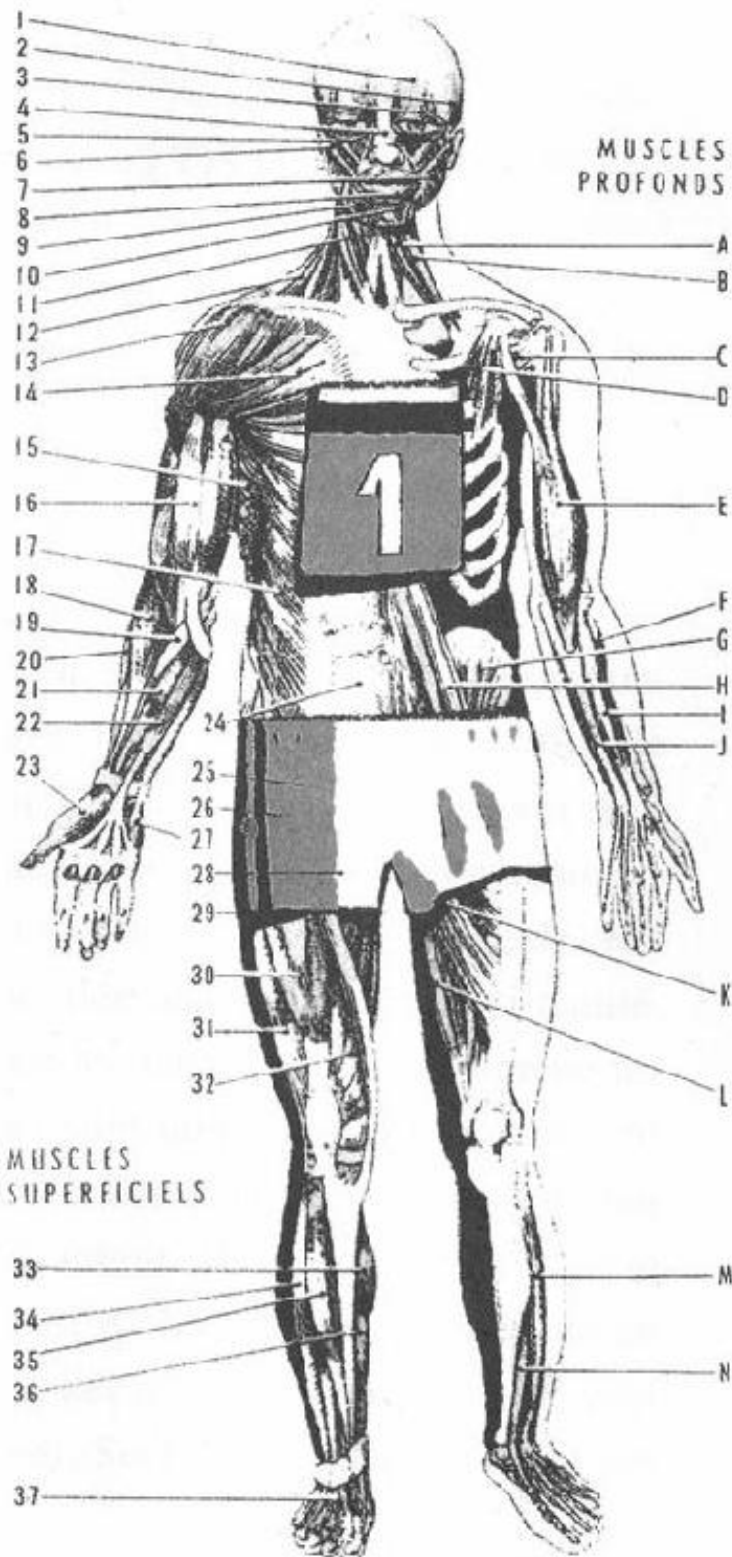
— Ne t'inquiète pas, Sophie, je m'occuperai de toi. Je te trouverai des parents.

Je lui effleurai la joue. Elle me sourit à travers ses larmes.

Après que Sophie se fut rendormie, je passai plusieurs coups de fil à un couple d'amis qui désespérait de n'avoir jamais eu d'enfant, puis à un copain journaliste. Je lui racontai notre aventure.

Le lendemain matin, ma voix, enregistrée par ses soins, était diffusée sur les ondes tandis

que les rotatives(51) tournaient à plein régime : « Je m'appelle Museau, Hercule Museau. J'en ai connu des affaires pourries et des coups tordus dans ma fichue carrière de privé, mais ce qui m'est arrivé hier dépasse l'entendement... »



POSTFACE

CE RECUEIL s'ouvre sur le personnage fondateur des Jeux modernes : le baron de Coubertin. Celui-ci pensait que le sport pouvait participer à la paix entre les hommes. « *Opération Père des Jeux* » s'inspire de cette généreuse idée, mêlant réalité et virtualité. Ainsi, tous les faits, les paroles comme les personnes sont authentiques. Notamment Pausanias, un Grec du II^e siècle après J.-C. qui est bien l'auteur d'une *Géographie de la Grèce* (c'est d'ailleurs grâce à elle que de nombreux sites ont été découverts dont celui d'Olympie). Seul Sellig Reidrassam et ses aventures temporelles n'ont jamais existé.

Hélas, le beau projet de paix du baron n'a pu empêcher ni la Première ni la Seconde guerre mondiale. Quant aux J.O., ils ont parfois été prétexte à la folie des hommes – je pense, entre autres, à la prise d'otages pendant les Jeux de Munich, en 1972. Mais au lieu de revenir sur ces faits tragiques, j'ai choisi d'évoquer les Jeux de Berlin (*Les dieux du stade tombent de haut*) où un jeune athlète noir américain, Jesse Owens, fit mentir les théories racistes des nazis. Prouvant qu'un Noir « vaut un Blanc » – ce que certains s'obstinent encore à ne pas admettre. L'anecdote des chaussures *Dassler* est vraie. En revanche, le rapport du Berlinoise à la Gestapo et la conversation entre les dignitaires nazis ont été inventés pour les besoins du récit tout en restant vraisemblables.

Le Nouveau Philippiidès raconte l'histoire d'une course homérique : le premier marathon de l'histoire du sport, gagné en Grèce par un Grec. Je me suis borné à reprendre cette épopée telle qu'une certaine tradition l'a conservée. Le marathon reste l'épreuve olympique la plus extraordinaire tant elle réclame un investissement physique surhumain. Il faut souligner le courage de ceux qui comme Spiridon Louys se sont lancés dans l'inconnu en 1896, sans préparation spécifique – n'oublions pas que, depuis, l'histoire du marathon compte quelques morts d'épuisement.

Si je me suis intéressé aux destins de Wilma Rudolph et de Dick

Fosbury (respectivement dans *Telle une gazelle...* et « *Fosbury Flop* »), c'est parce qu'ils m'ont particulièrement touché. À mon sens, ils illustrent parfaitement deux vertus sportives majeures : la ténacité et le courage. J'ai voulu dans *Telle une gazelle...* traduire les émotions d'une athlète lorsque celle-ci monte sur la plus haute marche du podium. Ses souvenirs s'agrègent alors pour composer sa propre histoire.

Dans « *Fosbury Flop* », je n'ai pu résister à la tentation de mêler au récit des exploits de Dick Fosbury – il révolutionna le saut en hauteur – des éléments autobiographiques.

Certains athlètes ont su se reconverter et monnayer leurs exploits olympiques. C'est le cas de Johnny Weissmuller qui entama une carrière cinématographique. Depuis longtemps, j'avais envie d'écrire une histoire qui tournerait autour de ce célèbre nageur devenu acteur. Je me souviens qu'enfant les vieux films de *Tarzan* m'avaient enchantés à la télé, alors que je ne connaissais pas du tout ses hauts faits sportifs. *Le Cri de Tarzan* est un texte décalé qui prend le contrepied de ce recueil, avec un anti-héros. Max n'aime pas le sport et désire seulement imiter le cri poussé par Johnny Weissmuller. L'idée de ce récit est née d'une info entendue à la radio : quelqu'un venait de battre le record du « plus long cri de Tarzan », une catégorie inscrite au *Livre Guinness des records*. Elle doit aussi beaucoup à mon exaspération d'un soir. Quand mon petit voisin s'était mis à hurler comme un beau diable alors que je n'aspirais qu'à dormir.

Un soir, au musée... et *L'important, c'est de participer* ne traitent pas à proprement parler d'exploits sportifs. Ces deux textes, totalement imaginaires, ont pour thème les symboles qui matérialisent la légende de l'olympisme.

L'idée de *Un soir, au musée...* m'est venue alors que je consultais le site Internet du Musée olympique de Lausanne. Impressionné par la multitude d'objets liés aux compétitions comme aux cérémonies (innovations techniques, récompenses et emblèmes), je les ai imaginés se disputant pour la place d'honneur du musée : une nouvelle vitrine.

La relation épistolaire établie entre un sportif terrien et la présidente du C.I.O. du huitième millénaire repose sur deux devises fondatrices de l'olympisme : « Plus loin, plus haut, plus fort » illustre le dépassement de soi – une sorte de rêve d'Icare – et « L'important, c'est de participer » rappelle que le sport devrait être un jeu.

Enfin, il m'était impossible de ne pas évoquer le scandale du dopage. Depuis que le sport existe, certains ont été tentés de tricher. Dans *Une athlète si parfaite*, j'ai poussé la logique du dopage jusqu'au bout en

imaginant qu'un jour une équipe introduirait peut-être parmi ses athlètes un androïde, un être parfait. Enfin, presque...

BIBLIOGRAPHIE

Arnaud Pierre, *Une histoire du sport*, Documentation photographique n°7029, La Documentation française, juin 1995.

ARVIN-BÉROD Alain, *Les Enfants d'Olympie, 1796-1896*, Cerf, 1996.
« Et Didon créa la devise des Jeux olympiques ». *De l'histoire oubliée des Jeux olympiques du Rondeau (Grenoble 1832-1952)*, Éditions Sciriolus, 1994.

Bibliothèque de travail, 2, « Les Jeux olympiques modernes. Une spirale sans fin », n°242.

CALLEBAT Louis, *Pierre de Coubertin*, Fayard, 1988.

CHARPENTIER Henri et BOISSONNADE Euloge, *La Grande Histoire des Jeux olympiques. Athènes 1896-Sydney 2000*, France-Empire, 1999.

HACHE Françoise, *Jeux olympiques, la flamme de l'exploit*, Découvertes Gallimard, 1992.

LANDRY Fabrice, *Les Jeux olympiques*, Milan, 1996.

MILZA Pierre, « 1896-1996. Sport, guerre et politique. La face noire des Jeux olympiques », *L'Histoire*, n°199, mai 1996, p. 76-84.

OXALDE Chris et BALHEIMER David, *Les Jeux olympiques*, Gallimard, 1996.

PARIENTÉ Robert, *La Légende de l'athlétisme*, Liber, 1997.

PIRO Patrick, « Atlanta : le dopage sera (presque) parfait... », *Science & Vie*, n°946, juillet 1996.

POLYCHRONOPOULOU Olga, *Archéologues sur les pas d'Homère*, Noêsis, 1999.

RIOUX Jean-Pierre, MOSSÉ Claude, BRAUN Didier, MILZA Pierre, « L'histoire des Jeux olympiques », *L'Histoire*, n°24, juin 1980, p. 16-30.

Adresse Internet du Musée olympique de Lausanne :
www.olympic.org/flat/museum/index.html

1 La ville sacrée d'Olympie (seuls les prêtres et le personnel des temples y résidaient) est située en Élide, dans l'ouest du Péloponnèse. Son site, une vaste plaine, se trouve à la confluence de la rivière Kladéos et du fleuve Alphée.

2 De 884 av. J.-C. jusqu'aux alentours de 431 av. J.-C.

3 Théodose, qui était chrétien, considérait les Jeux comme une survivance païenne.

4 Des Barbares pillèrent Olympie en 395 ap. J.-C. Puis Théodose II fit incendier le temple de Zeus en 426. Enfin, vers 550, la cité fut ravagée par des tremblements de terre et des inondations.

5 La plus ancienne université parisienne.

6 Utopistes : ceux qui croient en des choses irréalisables. Les paroles figurant en italique ont été prononcées mot pour mot par le baron de Coubertin.

7 Banlieue d'Athènes.

8 Les athlètes des premiers Jeux n'étaient pas des « sportifs » tel que nous l'entendons aujourd'hui (c'est-à-dire des gens qui faisaient métier de leur pratique). Amateurs, ils venaient de professions et horizons divers (militaires, étudiants...).

9 Philippidès est ce soldat qui, en 490 av. J.-C., courut de Marathon à Athènes afin d'annoncer aux habitants de cette cité la victoire des Grecs contre les Perses. Il mourut d'épuisement juste après avoir rempli sa mission. Il avait parcouru une quarantaine de kilomètres d'une seule traite.

10 L'idée de cette course revient à l'helléniste (personne qui étudie le grec ancien) français, Michel Bréal. Le marathon fut couru en ligne droite sur 40 kilomètres. Ce n'est qu'à partir des J.O. de Stockholm, en 1912, qu'il prendra sa forme actuelle : 42,195 kilomètres, correspondant à la distance qui sépare le château de Windsor de l'entrée du stade de Sheperd's Bush, l'actuelle White City.

11 Il fut érigé au IV^e siècle av.. J.-C., au pied de l'Acropole.

12 Icônes : images sacrées dans la religion chrétienne orthodoxe. Peintes sur bois, elles représentaient la Vierge, le Christ ou les Saints.

13 L'équipement des sportifs de cette époque n'était pas confortable (chemise de laine, short en flanelle). Depuis 1896, la mode sportive a bien changé : les vêtements moins lourds, plus agréables à porter, sont désormais adaptés aux performances recherchées.

14 Protocole : ensemble de règles très strictes. Le règlement des Jeux en prévoit le déroulement dans le moindre détail. Les chefs d'État n'ont ainsi pas le droit de féliciter personnellement leurs athlètes dans le stade.

15 « On a vaincu » en grec.

16 Les vainqueurs des premiers Jeux modernes reçurent chacun une médaille d'argent (la médaille d'or n'existait pas encore), une branche d'olivier et un certificat.

17 Lac suisse, à proximité duquel le Musée olympique de Lausanne a été fondé.

18 Le drapeau olympique comporte cinq anneaux de couleurs entrelacés sur un fond blanc. Chacun d'eux représente une partie du monde. Le bleu symbolise l'Europe, le jaune l'Asie, le noir l'Afrique, le vert l'Océanie, le Rouge les Amériques. Ces six couleurs combinées reprennent les drapeaux de tous les pays. Si l'idée d'une bannière olympique remonte à 1920, le symbole des anneaux, lui, est beaucoup plus ancien puisqu'on l'a retrouvé gravé sur une des pierres de l'enceinte sacrée d'Olympie.

19 Toutefois, l'idée du relais, où le flambeau est transmis de coureur en coureur d'Olympie à la ville où se déroulent les Jeux, date de 1936 (cf. plus loin, « Les dieux du stade tombent de haut »). N'oublions pas que, dans l'Antiquité, les Jeux avaient lieu à Olympie même.

20 Adi Dassler, fabricant de chaussures de sport près de Nuremberg, fonda la fameuse marque Adidas en 1948.

21 La délégation américaine n'était pas parvenue à rassembler assez de fonds pour boucler son budget. Owens, bien que pauvre, fut donc obligé de s'équiper à ses frais.

22 Ku Klux Klan : société secrète nord-américaine à caractère raciste. Particulièrement actifs dans les années 20-30, ses membres, vêtus d'une longue robe et d'une cagoule blanche, avaient des habitudes effrayantes et mystérieuses comme de brûler des croix le soir venu. Ils se sont rendus coupables de nombreux crimes de sang contre les Noirs, notamment.

23 La SS était la milice personnelle d'Hitler.

24 Führer : « chef » en allemand. Hitler prit ce titre dès 1934.

25 C'était la première fois qu'avait lieu ce cérémonial.

26 Plus de 160 000 personnes, triées sur le volet, purent assister dans des salons de réception à Berlin, Potsdam et Leipzig à la première retransmission télévisée des J.O.

27 Ancienne actrice, Leni Riefenstahl avait déjà mis son talent au service des nazis en filmant leur congrès à Nuremberg. Son film des J.O., intitulé *Olympia* en allemand et *Les Dieux du stade* en français, connut un grand succès à travers la planète.

28 Les Juifs étaient « marqués » d'une étoile jaune pour les distinguer du reste de la population.

29 En effet, près de 5 000 Berlinoises ont fait le taxi avec leur voiture personnelle pendant toute la durée des Jeux.

30 Hitler croyait en l'existence d'une race de seigneurs – la race aryenne – dont les Allemands seraient les plus purs représentants. Selon cette théorie, les Allemands devaient dominer tous les autres peuples.

31 CIO : Comité international olympique.

32 *Untermensch* : « sous-homme » en allemand.

33 Les starting-blocks : appareillages qui facilitent l'impulsion de départ des athlètes. Ils n'ont été utilisés qu'à partir de 1948. Avant, les coureurs creusaient des trous dans la piste, des cendrées (revêtement composé de mâchefer aggloméré, résidu de la combustion de la houille) jusqu'en 1968.

34 Cette célèbre formule a été inventée en 1891 par le père Henri Didon lors d'une compétition scolaire. Son ami le baron de Coubertin la reprendra pour les J.O.

35 À chaque début d'olympiade, un athlète, qui représente tous les participants, vient prêter serment. Depuis le renouveau des Jeux, ce serment a été modifié par quatre fois. Je donne ici le texte qui sera prononcé lors des Jeux de Sydney. Le contexte de ce récit m'a obligé à remplacer le mot « équipe » du texte original par « planète » et à rajouter le terme « intergalactique ».

36 La formule a été prononcée pour la première fois par l'évêque de Pennsylvanie lors d'un sermon en 1928 alors qu'il évoquait les Jeux d'Amsterdam : « L'important dans ces olympiades, c'est moins de gagner que d'y prendre part. » Depuis, elle est devenue l'une des phrases clés de l'olympisme.

37 Poliomyélite : maladie infectieuse qui s'attaque à la moelle épinière et qui provoque des paralysies. Elle peut être mortelle.

38 Un État du centre-est des États-Unis.

39 Mile : unité de mesure anglo-saxonne valant 1 609 m.

40 Wilma Rudolph remporta lors des mêmes Jeux deux autres médailles d'or (pour le 200 m et le 4 × 100 m).

41 Un film de Woody Van Dike de 1932, d'après le héros inventé par le romancier Edgar Rice Burroughs.

42 En effet, le rôle de Tarzan fut aussi interprété par de « simples » acteurs

doublés par des cascadeurs.

43 Après avoir enthousiasmé les amateurs de natation, Johnny Weissmuller deviendra l'idole des cinéphiles en incarnant Tarzan dans une douzaine de films entre 1932 et 1948. Dans ses films, il découvrait l'amour avec Jane, trouvait un fils, quittait la jungle pour New York, et luttait contre des amazones, des dinosaures et même des nazis.

44 Music-hall : spectacle de variétés mêlant chansons et danses.

45 Johnny Weissmuller a créé ce cri, désormais célèbre, en s'inspirant du « yodel » tyrolien (sorte d'air traditionnel).

46 Il existe bel et bien une rubrique « bruitage » dans laquelle figure la catégorie du « plus long cri de Tarzan ».

47 Quelqu'un d'important, d'incontournable. Une gloire locale.

48 Le terme « flop » est aussi employé dans l'expression « faire un flop », c'est-à-dire rater quelque chose.

49 Dans le vocabulaire des sportifs, « effacer une hauteur » signifie la franchir.

50 Derme : partie supérieure de la peau.

51 Rotative : sorte de presse à imprimer.